BnF Gallica

Grain de sable, ou le Sorcier d'Altenbourg par Mme Fanny Richomme

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Richomme, Fanny Claudet, Mme Prosper. Grain de sable, ou le Sorcier d'Altenbourg par Mme Fanny Richomme. 1847.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

GRAIN DE SABLE

OU

LE SORCIER D'ALTENBOURG

Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Gr.-Augustins,
près le Pont-Neuf.

Abel del et lith. Imp. de A. Godard.

B.R.

Suis-je donc un prisonnier d'Etat ?

GRAIN DE SABLE

OU

LE SORCIER D'ALTENBOURG

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PAR Mme FANNY RICHOMME

E 900

PARIS

Mme Ve LOUIS JANET, LBRAIRE-ÉDITEUR

59, rue Saint-Jacques.

GRAIN DE SABLE

OU

LE SORCIER D'ALTENBOURG

Pas de rien dans la nature.

I

UN PRISONNIER.

'approchez pas, vous dis-je, ou craignez ma colère! Me manquer ainsi de respect! oser porter la main sur son maître... une femme!... Oh! si vous n'étiez pas d'un âge... je crois que je vous aurais tuée!

— Je me suis peut-être oubliée, Monseigneur... mais si j'ai porté la main sur mon jeune maître, c'est que je voulais l'empêcher de commettre une mauvaise action, ce qui n'est guère d'un prince, il faut en convenir. Cependant comme je vois que ma présence vous irrite, je me retire, sans cesser d'être à vos ordres quand votre accès de violence sera passé.

Et Béatrix, prenant une des clefs pendant au trousseau

qu'elle portait à sa ceinture, se dirigeait vers la porte du fond, lorsque Albert, plus prompt que l'éclair, se jette sur elle, lui arrache la clef des mains, après avoir poussé si rudement la pauvre femme, qu'elle alla tomber assise sur le tapis. Levant victorieusement cette clef en l'air, il s'écrie :

— C'est vous maintenant qui serez ma prisonnière, — et il se disposait à sortir de l'appartement, quand le fusil d'un soldat placé en sentinelle à la porte, lui barre le passage. Albert voulut le repousser, mais la pointe de la baïonnette se tournant contre sa poitrine, il trembla et se rejeta légèrement en arrière.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il au soldat.

Celui-ci ne fit aucune réponse.

— Suis-je donc un prisonnier d'État ? ajouta-t-il. — Même silence. Se tournant alors vers Béatrix qui lentement s'était relevée, et, assise dans son grand fauteuil, se frottait le côté d'un air de souffrance.

— M'apprendrez-vous enfin pourquoi je suis ici ?

— Ma foi ! Monseigneur, parce qu'après avoir chassé d'auprès de vous, par votre mauvais caractère, tous vos professeurs, vous vous êtes fait chasser vous-même des colléges de Paris où l'on vous avait envoyé, dit la vieille d'un air d'humeur; et puisque vous ne savez pas rester de bonne grâce où vous appellent vos études, l'on vous a envoyé dans ce château, où vous

n'aurez pas les distractions qui vous empêchaient de travailler.

— Ah ! je me suis fait chasser des colléges de Paris, dites-vous ? eh bien vous me chasserez d'ici ! Je vous déclare la guerre ; tenez-vous fermes, car je vous annonce que rien ne me coûtera pour vous tourmenter, et, dussé-je mettre le feu au château et m'ensevelir avec vous sous ses ruines, je ne reculerai pas d'une semelle.

Albert, à ces mots, tire de sa poche un briquet, et, allumant une bougie, il se disposait à mettre le feu aux rideaux : il l'aurait fait sans doute sans l'arrivée du vieux docteur Muller.

— Eh bien, dit celui-ci en s'avançant, que signifie ce bruit ? qu'est-il arrivé ?

— L'ante-christ, Monsieur ! le diable en personne !... le duc Albert.

— Quoi ! c'est vous, jeune homme qui causez tout ce vacarme ? A qui en avez-vous donc ?

— J'en ai, murmura Albert, que je voudrais bien savoir, monsieur, en vertu de quels ordres on me retient ici prisonnier ?

— En vertu, reprit tranquillement le vieillard, de la volonté de Monsieur le duc votre père, qui désire vous arracher à l'ignorance dans laquelle vous vous êtes endormi trop longtemps.

— Mais, Monsieur, je n'ai pas besoin de venir dans

ces montagnes pour me livrer à l'étude, et la principauté de mon père renferme plus de savants et de livres que les arbres de vos forêts n'ont de feuilles.

— Je n'en doute pas, jeune homme; qu'importe! la volonté de votre père a décidé que vous viendriez ici étudier, vous étudierez ici.

— Ici? reprit Albert, et sans s'inquiéter si cela me convient ou non?

— Sans s'en inquiéter, reprit le vieillard d'un air légèrement caustique.

— Eh bien, je vous annonce que : *qui compte sans son hôte compte deux fois,* et je n'apprendrai rien ici...

— Tant pis pour vous, dit en haussant les épaules le vieux docteur; et se retournant vers Béatrix : — Allons, dame Béatrix, soyez assez bonne pour me faire servir quelque rafraîchissement, j'ai beaucoup marché et je meurs de faim. — Et il se dirigea ainsi qu'elle vers une porte qu'il ouvrit et referma après eux. Albert fit mine de les suivre, mais la porte résista.

« Ah ! se dit-il, on pense ainsi me réduire... et l'on croit que je céderai ! Plutôt mourir! J'en suis fâché pour la sagacité de mon père; il a pris de tous les moyens possibles le plus mauvais. »

Lorsque M. Muller rentra suivi de Béatrix, il s'approcha d'Albert d'un air affable.

— J'ai oublié, jeune homme, de vous demander si

vous aviez besoin de vous rafraîchir avant le souper, vous êtes un ennemi que je ne veux point réduire par famine, — ajouta-t-il en riant. — Si vous voulez passer à l'office, Béatrix vous fera servir, et son fils Ludwic vous tiendra compagnie.

— Jolie société pour mon fils! murmura Béatrix.

Albert ne s'attendait pas à une si franche bonhomie: aussi, ne sut-il que répondre et remercia seulement d'un air embarrassé, se proposant de faire sa profession de foi dans un moment plus opportun.

— Monsieur le duc, reprit le vieillard d'un ton doux et grave à-la-fois, vous n'êtes plus un enfant, vous avez quinze ans, vous pourrez donc comprendre, lorsqu'un premier mouvement d'humeur sera passé, que ce que vous avez de mieux à faire est de seconder les vues de votre illustre père. Vous mettrez à profit l'exil auquel il vous condamne, et si vous vous résignez de bonne grâce, il ne tiendra pas à nous que cet exil ne soit agréable.

M. Muller achevait à peine, qu'un jeune homme grand, robuste, à la physionomie ouverte et gaie, entra, chantant un refrain joyeux des montagnes. A l'aspect du vieux docteur et de l'étranger, il ôta respectueusement son chapeau gris à larges bords, et se tint modestement près de la porte.

— Approche, Ludwic, dit le vieillard avec bonté, viens

apprendre à monseigneur, par ta gaîté, qu'on peut être heureux ici. Mais que portes-tu là? Tu viens d'herboriser, je crois.

— Oh! Monsieur, reprit Ludwic avec vivacité, j'ai trouvé la perle des montagnes, une fleur inconnue que je ne sais encore comment nommer ni classer, mais qui a des caractères admirables!

— Bien, donne-moi cela; demain je te dirai à quelle famille elle appartient.

Puis, se retournant du côté d'Albert :

— Vous voyez, Monsieur, voilà encore un des plaisirs dont vous pourrez jouir; courir dans les prairies, escalader les rochers sourcilleux de nos pics menaçants pour y chercher une simple fleur, c'est une chasse comme une autre, et qui présente assez de danger pour exciter votre courage, et assez d'attraits pour piquer votre émulation. Mais plus tard je vous apprendrai les ressources que peut offrir l'étude contre l'ennui que vous redoutez. Aujourd'hui, il s'agit seulement de faire connaissance avec le nouvel ami que je vous présente; je lève toutes les consignes qui vous retenaient dans ce lieu, courez avec lui, parcourez le château et le parc jusqu'à l'heure du souper : à demain les affaires sérieuses. — M. Muller alla vers la porte, dit un mot à la sentinelle, qui se retira; et lui-même, faisant aux deux jeunes gens un geste amical, sortit par la porte du fond.

UNE VIEILLE CHRONIQUE.

Les deux nouvelles connaissances, restées seules, parurent assez décontenancées. Ludwic d'un air timide déposait lentement la boîte de fer-blanc qui contenait ses herborisations, et Albert, pensif, regardait du coin de l'œil son nouveau compagnon, ne sachant trop s'il devait le traiter en égal ou lui montrer toute son orgueilleuse hauteur. Il n'avait pas encore résolu la question, lorsque Ludwic, s'avançant d'un air ouvert et respectueux, lui dit :

— Si Monsieur le duc veut bien accepter ma compagnie, je vais tâcher de lui faire connaître tout ce que cette demeure a d'intéressant et de pittoresque. C'est, ajouta-t-il, un des châteaux que votre noble père affectionne le plus, et c'est sans doute par suite de cette prédilection qu'il vous y a envoyé.

Albert, que cette ouverture mettait à son aise, comprit qu'il valait mieux, dans son intérêt, accepter les offres amicales de Ludwic que de bouder ; et cédant, malgré

lui d'ailleurs, à l'aimable ascendant du jeune homme, il lui prit la main avec cordialité, et ils sortirent ensemble.

Tout entiers à la gaîté de leur âge, Albert et Ludwic parcouraient le parc et les jardins sans se préoccuper aucunement de leurs positions respectives. Ludwic servait de cicerone, et d'ailleurs il mettait à remplir cet office toute la complaisance qui formait le principal attrait de son aimable caractère, et le respect que lui inspirait son tact fin et délicat.

Fatigués de leur course, les deux jeunes gens s'étaient assis en face du château, et Albert regardait la sombre silhouette de ses tourelles crénelées qui se découpait en noir sur un ciel éclairé par le soleil couchant. L'astre descendait majestueusement à l'horizon ; bientôt il se trouva juste au-dessus de la galerie qui surmontait une tour ronde assez élevée, placée à l'angle de l'édifice. Tout-à-coup l'astre disparaît, laissant après lui des gerbes de feu qui, perçant au travers de la galerie à jour, présentaient l'aspect d'un immense embrasement.

— Ludwic, s'écrie Albert, voyez donc l'admirable spectacle !

—Admirable, en effet ; mais la lune à cette même place a quelque chose de plus saisissant.

— Je m'en fais une idée, cela doit ressembler à une apparition.

— Et justement, reprit en riant Ludwic, c'est la tour au revenant...

— Que voulez-vous dire ?

— Ce qu'une vieille chronique raconte. Un crime jadis fut commis en ce lieu par un de vos ancêtres. Un frère cadet, voulant s'emparer de l'héritage de son frère, parti pour la croisade, le fit passer pour mort, et comme celui-ci ne reparut jamais, on pense qu'il le fit assassiner dans une ville de Hongrie. Ce méchant homme ne jouit pas en paix du fruit de son usurpation, car chaque nuit l'ombre de son frère se dressait sur la tour, et de là, descendant le grand escalier, allait s'évanouir à la porte de l'ancien appartement qu'il occupait pendant sa vie, et qu'on n'avait point ouvert depuis sa mort. —

Albert, les yeux fixés sur la tour, la regardait avec un secret frémissement.

— Croyez-vous cette histoire ? dit-il en hésitant.

— Quant à la partie historique, je n'en doute pas ; mais pour ce qui est du surnaturel, M. Muller m'a appris à me défier de ces vieilles traditions que la peur a exagérées.

— Alors, vous n'avez jamais vu le revenant ?

— Presque tous les habitants du château prétendent l'avoir vu ; moi, je suis toujours arrivé trop tard... Mais tenez, c'est dans trois jours l'anniversaire de la mort tragique du châtelain votre ancêtre, et le jour où de préfé-

rence se montrent les revenants quand ils se montrent... Si vous êtes curieux de vérifier le fait...

Albert ne répondit pas d'abord.

— Qui est-ce qui habite dans cette tour? reprit-il.

— Elle sert de laboratoire au docteur Muller, et de sa terrasse il étudie les astres.

— Alors il doit savoir...

— Aussi s'est-il efforcé de prouver que cette croyance était une absurdité; mais elle est tellement enracinée parmi nos montagnards, qu'il n'a pu convaincre personne.

— Je suis curieux de savoir si l'apparition aura lieu cette fois.

— Si vous voulez, nous veillerons ensemble, et si le revenant paraît, nous irons le sommer de nous apprendre d'où il vient et ce qu'il veut?

— Je ne demande pas mieux, reprit Albert; mais, ajouta-t-il, cette histoire m'a tout l'air d'un conte, et le revenant ne vaut pas une bonne nuit qu'il nous ferait perdre. —

Dans ce moment, la cloche du château qui sonnait le souper fit tressaillir les deux champions. Ludwic partit d'un grand éclat de rire et s'écria :

— Voyez un peu la contagion! moi qui suis bien persuadé que cette tradition est une fable, la cloche, à cette heure, m'a causé un certain frisson...

Abel del et lith. Imp. de A. Godard

B.R

Monsieur, pardonnez-moi ! Il est entré de force, je n'ai pu l'en empêcher.

— Oh ! moi, dit Albert d'un air fanfaron, je suis plus brave, et je n'ai rien éprouvé que la satisfaction de penser que j'allais souper, car j'ai grand faim !

UN AFFRONT.

Les deux jeunes gens entrèrent dans le réfectoire, vaste salle lambrissée de bois de chêne sculpté avec art, mais dont la sombre couleur ne donnait pas à cette pièce un aspect bien gai. Une petite table ronde était placée à l'un des bouts de la galerie, sans préjudice de l'immense table en chêne à pieds torses qui régnait dans presque toute la longueur de la salle. Vers cette petite table était debout le docteur Muller ; il s'assit en faisant signe à Albert et à Ludwic de prendre place auprès de lui, et Béatrix, après avoir posé sur un buffet les bouteilles de vin qu'un domestique apportait de la cave, vint elle-même s'asseoir près de Ludwic, qui, ainsi que son camarade, restait debout.

— Eh bien, Albert, dit le docteur, est-ce que l'appétit ne se fait pas sentir? Vous avez cependant assez exploré le parc et les cours.

Albert, les joues couvertes d'une vive rougeur, ne répondit rien.

— Allons donc, Ludwic, à quoi penses-tu ?...

— J'attends, répondit le jeune homme, que M. Albert soit assis : il me semble que c'est à lui de donner l'exemple...

— Vous pouvez souper, dit Albert d'un ton haut et froid, car je n'ai pas appétit...

— Et vous disiez, en entendant la cloche, que vous aviez grand'faim, répliqua Ludwic.

— Quelquefois il faut un rien pour ôter l'appétit, reprit le docteur avec bonhomie ; ne vous gênez point, mon enfant, et si vous préférez la promenade au clair de la lune, allez jouir de cette belle soirée.

Albert ne répondit point ; il prenait le chemin de la porte, lorsque Ludwic lui dit en riant :

— Est-ce que vous voulez déjà guetter le revenant ?

Albert s'arrêta court, et s'approcha d'une fenêtre.

— Je crois, murmura Béatrix, que Monsieur le duc ne nous croit pas assez nobles pour lui tenir compagnie... et si vous m'aviez laissé faire, monsieur, dit-elle au docteur, Ludwic et moi nous aurions soupé à part.

— Serait-ce cette raison qui vous arrête? dit le docteur à Albert.

— Monsieur, reprit le jeune homme d'un air fier et dédaigneux, chez mon père on est humain et doux pour les domestiques ; mais on n'a pas l'habitude de les faire asseoir à sa table...

— Béatrix et Ludwic, répliqua M. Muller, se sont élevés par leur éducation au-dessus de la classe mercenaire, et j'en fais ma société. Je vous dirai même que Monsieur votre père en agit ainsi à leur égard. Cependant, libre à vous, Monsieur, de manger seul, et l'on va vous servir séparément.

Sonnant aussitôt, le docteur donna ordre de mettre le couvert d'Albert au milieu de l'immense et longue table, et enjoignit au domestique de servir le duc et de se tenir derrière sa chaise.

Albert était assez embarrassé de sa contenance, et d'un air boudeur restait auprès de la fenêtre, qu'il ne quitta que lorsque le repas du docteur étant achevé, il le vit sortir accompagné de Béatrix et de Ludwic. Alors la faim le poussa à se mettre à table à son tour, et l'occupation de la satisfaire, car elle était vorace, lui tint compagnie. Lorsqu'il eut achevé son repas, le domestique desservit et se retira. Albert, resté seul, n'osait aller rejoindre la société après l'affront qu'il venait de faire, et cependant il éprouvait une sorte d'effroi à se trouver seul à cette heure dans cette immense salle que la pâle et insuffisante lumière qui l'éclairait rendait encore plus triste. Et puis, arrivé dans ce château seulement depuis quelques heures, il ne savait guère de quel côté porter ses pas, et regrettait vivement d'avoir éloigné de lui ce charmant jeune homme, franc, gai, complaisant. Si Ludwic

eût paru dans ce moment, Albert lui eût offert ses excuses; mais il ne vint pas.

Après une mortelle demi-heure qui lui avait paru un siècle, Albert, n'entendant rien d'aucun côté, se décida à sonner; un domestique parut.

— Que désire monsieur le duc ? dit-il sur le seuil de la porte.

— Savoir, reprit Albert, où est M. le docteur Muller, et si je puis le voir ce soir : j'ai des explications à lui demander.

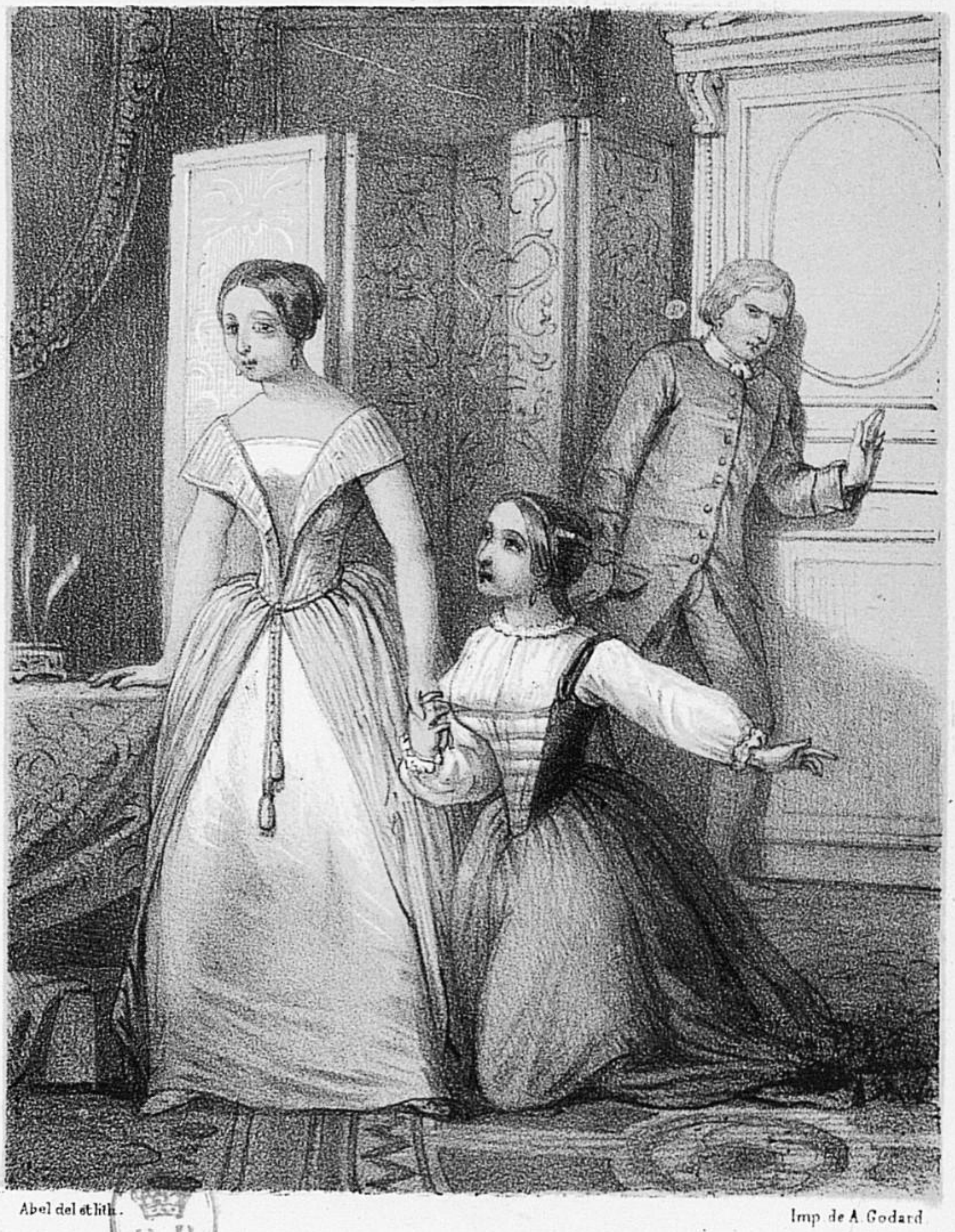
— M. le docteur est dans le salon avec Mme Béatrix et M. Ludwic, et si Monsieur le duc veut parler à M. Muller, il peut passer au salon : je vais avoir l'honneur de l'y conduire.

La position était délicate. Albert eût bien voulu oser se rendre à ce conseil; mais comment le recevraient ceux qu'il venait d'humilier? Dans cette incertitude il ajouta :

— Quelle heure est-il?

— Neuf heures, Monsieur le duc.

— Neuf heures! reprit-il avec joie, je ne m'étonne plus de l'envie de dormir que j'éprouvais. Vous allez me mener à l'appartement que je dois occuper; vous présenterez mes excuses à M. Muller, car je ne veux point le déranger, et demain matin je le prierai de me recevoir.



Abel del et lith. Imp. de A. Godard

B.R.

Aux genoux de sa maîtresse elle la conjure, la presse de se soustraire au danger en se cachant dans un souterrain du château.

Le domestique s'inclina, prit un bougie et dit :

— Si Monsieur le duc veut bien me suivre, je vais lui montrer l'appartement qu'on a préparé pour lui. Mme Béatrix a tout disposé pour qu'il s'y trouvât bien, et si quelque chose y manquait, Monsieur le duc n'aurait qu'à sonner. — Albert, heureux de trancher ainsi la fausse position dans laquelle il s'était placé, remercia le domestique avec une sorte d'affabilité qui ne lui était pas ordinaire ; et, feignant une violente envie de dormir, il se déshabilla vivement, et se mit au lit avant que le domestique eût achevé son service.

DOUBLE REVANCHE.

Albert n'avait pas l'esprit assez libre pour goûter le repos; tant d'événements s'étaient passés depuis trois jours qu'il y avait matière à réflexions. Enlevé malgré lui de la cour de son père, une chaise de poste bien escortée l'avait amené dans ce château, qu'il ne connaissait pas; il avait cru d'abord, en arrivant, que l'ascendant de son nom produirait quelque effet sur ses gardiens; bientôt il avait pu se convaincre de la nullité

de ce moyen. Alors il avait tenté avec aussi peu de succès les scènes et la violence, qui, dans sa famille, lui réussissaient presque toujours; mais il n'avait effrayé personne, et, jusqu'à Béatrix, il avait trouvé tout le monde déterminé à lui résister; et sa mère si tendre n'était pas là pour prendre son parti! et son père, qui lui avait pardonné tant de fois, l'éloignait de lui pour n'avoir pas même la tentation de céder à sa faiblesse ordinaire!...

Albert ne pouvait se dissimuler que, cette fois, une ligue sérieuse s'était formée contre son caractère orgueilleux et opiniâtre, et il s'agissait de savoir quel parti il lui restait à prendre. Quitter ce château était chose impossible; amener les habitants à lui céder, ne paraissait pas facile, il en avait fait l'expérience. Un moment il pensa que le plus simple était de se conformer à la volonté de son père et de se mettre sérieusement à étudier; c'était aussi le moyen d'adoucir pour lui l'ennui de l'exil et une manière de passer le temps; mais l'orgueil se révoltant à cette pensée, Albert roula dans sa tête le plan d'une petite guerre tenace, à laquelle on ne pourrait pas toujours résister, et il s'endormit en rêvant de victoire.

A son réveil, se présenta de nouveau la difficulté de savoir sur quel pied il traiterait ses ennemis; aurait-il l'air de les craindre ou de les braver? ou bien encore les écraserait-il du poids de son mépris? Il était fort embar-

rassé de résoudre la question, lorsque le domestique vint l'avertir que son déjeuner était servi. Albert aurait bien voulu trouver un prétexte pour esquiver la réunion générale; mais ce n'était que reculer le moment de se mesurer avec l'ennemi: s'armant alors de courage, ou plutôt d'audace, il suivit le domestique dans la salle à manger.

Le couvert se trouvait disposé comme la veille au soir; le docteur Muller, Béatrix et Ludwic se groupaient, à un bout de la salle, autour d'un guéridon, et Albert était placé seul au milieu de la longue table de bois de chêne. Albert s'approcha du docteur avec une politesse sentant un peu l'affectation, et, après lui avoir demandé des nouvelles de sa santé, il ajouta sans attendre sa réponse :

— Est-ce que vous ne me ferez pas l'honneur, Monsieur, de m'accorder votre compagnie au déjeuner?

— Monsieur le duc, répondit le docteur avec un sourire imperceptible, je vois avec plaisir que votre fatigue d'hier n'a laissé aucune trace sur votre visage. Quant à l'honneur que vous voulez bien m'accorder en m'admettant à votre table, je vous en remercie; mais j'ai pour habitude de donner toujours la préférence à mes anciens amis sur les nouveaux, et Ludwic et Béatrix sont là qui m'attendent.

Ces mots, prononcés à haute voix en présence des

domestiques, firent rougir Albert; cependant il ne répondit rien et se mit à table, comptant bien plus tard prendre sa revanche de ce petit affront. Après le déjeuner, Albert s'approcha et lui demanda un moment d'entretien dans son cabinet.

— J'allais, lui répondit M. Muller, vous engager à y passer, car nous avons à organiser la vie que vous devez mener ici, et les études qui vont se partager votre temps... Et, sans attendre la réponse d'Albert, il entra dans son cabinet où celui-ci le suivit. Lorsqu'ils furent seuls, le docteur présenta un papier au jeune homme :

— Voici, lui dit-il, le plan d'études que je compte vous faire approuver comme je l'ai fait approuver à Monsieur votre père.

— Bon Dieu ! s'écria Albert, vous avez sans doute la prétention de faire de moi un savant ; je vous en remercie; je vous assure que je ne suis pas si ambitieux ; le travail me fatigue, les sciences m'effraient, et pourvu que je sache lire, écrire et me battre, c'est tout ce qu'il en faut pour un homme de ma condition.

— Ce ne sont pourtant pas là, Monsieur, les idées du prince votre père.

— Oh ! mon père peut voir à sa manière ; mais je suis d'un âge aussi à avoir un jugement à moi : je vous déclare que je professe peu d'admiration pour les savants et leurs tristes études; je ne connais qu'une chose : la

guerre! c'était autrefois la profession de nos nobles ancêtres; s'ils ne connaissaient du latin que le *Pater*, leurs armes étaient invincibles! c'est sur la trace de ces preux que je veux marcher : ainsi donc, je sais lire, écrire; eux étaient loin d'en savoir autant, car ils ne faisaient que leur croix; j'ai de ce côté plus de science qu'il ne m'en faut pour tuer à la guerre ou m'y faire tuer. Jusque-là je veux vivre, et surtout ne pas perdre mon temps à pâlir sur de poudreux bouquins comme un vieux rat de bibliothèque; cette occupation est bonne pour ceux qui ne sont pas de noble race, il faut bien qu'il leur reste quelque chose!...

— Alors, Monsieur, vous comptez ne rien faire ici?...

— En attendant que je puisse me battre, je chasserai, c'est toujours la guerre...

— Ainsi les ordres de Monsieur votre père?...

— Il ne m'a pas consulté, je ne vois pas que je sois lié....

— Comme il vous plaira, Monsieur; vous m'avez fait votre profession de foi; je vais vous faire la mienne : ne croyez pas que je veuille vous initier de force à toutes ces sciences, que, si vous aviez le sens commun, vous me demanderiez à genoux de vous transmettre; je les prise trop pour les prodiguer. Vous êtes donc libre de chasser du matin au soir jusqu'à ce que Monsieur votre père, ayant connaissance de vos dispositions martiales,

vous place d'une manière plus conforme à vos goûts. Ainsi, puisque nous n'avons rien à faire ensemble, je suis bien votre serviteur.... Et le docteur montrant la porte à Albert d'un geste significatif, force fut à celui-ci de s'en aller.

Il ne s'attendait pas à un si prompt dénoûment ; il comptait sur une petite guerre dont il avait brusqué les préliminaires, pensant qu'on lui résisterait, et bien résolu à ne pas laisser le dernier à l'ennemi. Au lieu de cela, il s'était vu obligé de reculer, car la manière expéditive du docteur coupait court aux hostilités.

Albert, mécontent d'avoir en vain montré de l'insubordination, s'en allait honteux, fort embarrassé de la conduite qu'il devait tenir. Il avait annoncé qu'il ne voulait se livrer à aucune étude, et on le laissait libre d'en agir à sa fantaisie. C'était fort bien; maintenant que faire pour se distraire? Chasser comme il l'avait annoncé? pouvait-il chasser seul? Ludwic était un charmant camarade qui valait mieux, Albert en convenait, que tous les jeunes seigneurs formant sa société à la cour de son père. Mais après l'affront qu'il lui avait fait la veille, pouvait-il réclamer sa compagnie? La position était embarrassante, et moins il trouvait le moyen d'en sortir et plus il sentait redoubler son humeur contre son père, contre le docteur et contre lui-même; car il reconnaissait qu'il s'était placé dans cette fausse situation.

Il parcourut les jardins, le parc, espérant que quelque heureux hasard viendrait à son aide; il se fatigua en vain, et rentra au château, ne sachant guère comment il allait employer ces loisirs qu'on lui laissait avec tant de facilité. Placé à une fenêtre du salon, il aperçut dans la cour une calèche attelée, et crut y reconnaître le docteur et Ludwic; pour s'en assurer, il demanda à un domestique quelles étaient les personnes qui sortaient du château: — C'est, répondit le valet, M. le docteur Muller, qui, après les leçons du matin, va faire sa promenade accoutumée avec M. Ludwic: est-ce que Monsieur le duc, ajouta-t-il, n'a pas voulu accompagner ces messieurs?

— Je devais écrire à mon père, dit Albert pour dissimuler la contrariété qu'il éprouvait. Procurez-moi ce qu'il me faut pour cela.

— Je vais, Monseigneur, avertir Mme Béatrix. Et le domestique sortit.

LA SCIENCE AU PILLAGE.

Albert se promenait à grands pas. « C'est très-bien! on ne peut pousser plus loin le mépris pour ma personne! me laisser, moi, le fils du prince! pour aller en

compagnie d'un subalterne!... Il me semble que le docteur aurait pu me demander s'il m'était agréable de partager sa promenade? Mais on veut m'humilier, me blesser... Je ne leur donnerai pas le plaisir de savoir qu'ils ont réussi; et puisque Mme Béatrix me reste, elle paiera pour tous! D'autant plus que j'ai cru voir dans ses yeux qu'elle ne professait pas pour moi un fort grand respect. »

Béatrix entra dans ce moment et demanda à Albert d'un ton bref et assez digne ce qu'il désirait.

— Vous allez, dit le jeune homme avec hauteur, m'ouvrir le cabinet du docteur, parce que j'ai des lettres à écrire.

— Monsieur le duc, répondit Béatrix, je vais faire porter tout ce qu'il faut dans votre appartement : quant au cabinet du docteur, il est fermé à tout le monde.

— Cependant j'y entrerai, je vous en avertis. Suis-je ici chez mon père? chez moi?... Béatrix s'inclina sans répondre.

— C'est heureux que vous ne me contestiez pas le droit de suzeraineté... Allons donnez-moi la clef du cabinet de M. Muller, aussi bien, je veux, pour me dés ennuyer, parcourir les livres de sa bibliothèque.

— Monsieur le duc, personne, pas même Ludwic, n'oserait se permettre de toucher à ces livres.

— Ludwic, je le crois; mais moi, le fils du prince

son maître... j'en ai le droit, et vous allez me donner la clef que je demande?

— Non, Monseigneur, je la remettrai à M. Muller seulement, et c'est à lui que vous la demanderez.

— Ah! mais cela passe tout-à-fait la plaisanterie, et vous me manquez de respect... Béatrix ne répondit pas.—Cette clef, je la veux! vous êtes bien hardie d'oser me résister... Béatrix se disposait à quitter le salon lorsqu'Albert, se jetant sur elle, arrache de sa ceinture le trousseau de clefs qu'elle portait toujours et, s'élançant vers le cabinet, il l'ouvrit et s'y précipita comme un conquérant entrant d'assaut dans une forteresse, sans prendre garde aux hélas et aux recommandations de celle qui le suivait, le suppliant au moins de ne toucher à rien jusqu'au retour du docteur.

Albert, qui cherchait à se venger, en entrevoyait l'occasion avec délices; il se réjouissait en lui-même de la colère du savant, lorsqu'il trouverait un intrus dans le sanctuaire de la science, et il cherchait quel dommage il pourrait lui causer pour le blesser dans ses sentiments intimes. Les livres déplacés, les tableaux décrochés, ce n'était pas assez; les instruments de physique, d'astronomie, de chimie sont touchés, changés de destination; et font irruption d'une science à l'autre. Plus Béatrix se récriait, plus Albert était enchanté, car il avait la mesure de l'humeur qu'éprouverait le savant désappointé...

Las de ses exploits, il s'était assis devant le bureau et, prenant chaque objet l'un après l'autre, ses yeux s'arrêtent sur une petite bouteille soigneusement placée à l'abri, et portant cette étiquette : *Eau du Jourdain.* Il la prend, et se disposait à briser le cachet du bouchon, lorsque Béatrix s'écrie :

— Pour Dieu, Monsieur, n'y touchez point! c'est une vraie relique! M. Muller ne la donnerait pas pour tout l'or du monde. Cela lui vient d'un grand écrivain français, qui lui-même a puisé cette eau dans le fleuve sacré, et M. Muller la réserve pour faire des expériences du plus haut intérêt...

A mesure que l'excellente femme parlait, Albert souriait à la pensée de la méchanceté qu'il méditait. Il se lève en tenant toujours la bouteille ; l'approchant du jour il feint qu'elle lui échappe des mains, et la lance sur le parquet, où elle va se briser en mille morceaux. Béatrix, muette à cet aspect, ne trouve point d'expressions pour peindre sa stupeur, et Albert, riant aux éclats, se baissait pour ramasser les briques de verre, lorsque M. Muller, que suivait Ludwic, paraît sur le seuil de la porte. Albert, tenant encore à la main le col de la bouteille, s'arrête indécis s'il doit s'excuser ou plaisanter. Béatrix se jette au-devant du docteur en lui disant :

— Monsieur pardonnez-moi! il est entré de force, je n'ai pu l'en empêcher.

M. Muller regarde avec stupeur la scène de désolation qui se déroule à ses yeux ; ses livres, ses instruments de physique, de chimie, mêlés, bouleversés, et sa bouteille d'eau du Jourdain cassée!... il veut parler, mais les expressions lui manquent, sa langue est comme paralysée par la colère.

M. Muller n'avait qu'une passion, l'étude ; aussi le honheur de sa vie était-il concentré dans ce cabinet, où personne que lui ne touchait à aucun objet, où l'on n'entrait jamais qu'avec lui, et c'était une grande marque d'affection qu'il n'accordait pas à tout le monde. Le seul Ludwic, son élève chéri, qui professait une grande admiration pour son maître et possédait une de ces rares intelligences qui rendent apte à toutes les sciences, pouvait approcher de ce sanctuaire; encore ne se serait-il pas permis d'y déplacer la moindre chose.

Avant que le pauvre docteur eût pu formuler un reproche, Ludwic s'écria : — Ah ! monsieur Albert, qu'avez-vous fait? cette eau si précieuse toute perdue ! et avec elle nos belles expériences renversées... quel malheur!...

A ce moment M. Muller put prononcer d'une voix de tonnerre :

— Sortez, Monsieur, sortez!...

— Est-ce que je l'ai fait exprès? reprit Albert d'un air embarrassé :

—Si je le croyais, Monsieur, reprit le docteur toujours

étouffant, je crois que je!... Il ne put achever et tomba sur un fauteuil. — Mon eau du Jourdain... présent de M. de Châteaubriant... qui l'a puisée lui-même dans le fleuve, qui lui-même me l'a offerte comme un souvenir!... Mais comprenez-vous, Monsieur?...

— Mon Dieu, je suis bien fâché, puisque vous y attachez tant de prix; car ce serait de l'or, des diamants...

— De l'or! des diamants! mais il y avait là tout un monde d'êtres que je voulais étudier, décrire... des êtres qui nous sont inconnus et que j'aurais caractérisés, classés... De l'or! des diamants! qu'est-ce donc en comparaison!...

Et le docteur cherchait à dénouer sa cravate qui l'étouffait, car le sang lui portait avec force à la tête. Béatrix, qui s'en aperçut, l'engagea à passer dans sa chambre pour se calmer et prendre un verre d'eau, tandis que Ludwic remettrait de l'ordre dans le cabinet. M. Muller était si ému qu'il se laissa entraîner comme un enfant, et Ludwic procéda à faire disparaître la confusion.

Abel del et lith.

Imp. de A. Godard.

B.R

Ils secouaient le sablier croyant faire couler plus vite le sable, et avancer ainsi l'heure de la récréation.

VI

PAS DE RIEN DANS LA NATURE.

—Voyez un peu, dit Albert quand il fut seul avec le jeune homme, à quoi sert la philosophie? Ce pauvre docteur était-il en colère!...

—A sa place, Monseigneur, êtes-vous bien sûr que vous eussiez conservé autant d'empire sur vous même?

—Moi je ne suis pas un philosophe. Je l'avoue, cependant, quand je l'ai vu rouge, les veines du cou gonflées, j'ai craint une attaque, et je me suis repenti de mon espièglerie...

—Votre espièglerie! vous l'avez donc fait exprès?...

—Je m'ennuyais... j'éprouvais un certain besoin de détruire... et puis je voulais éprouver mon nouveau *maître*, puisque je suis réduit à reconnaître un maître!

Albert, en disant cela, s'était assis dans le grand fauteuil de cuir du docteur et se balançait, tenant dans ses mains le cou et le fond de la fatale bouteille qu'il avait ramassés, pendant que Ludwic rangeait çà et là dans la chambre. Il échappait à celui-ci, de temps à autre des exclamations.

—Cette eau du Jourdain dont j'attendais l'analyse avec tant d'impatience.

—Qu'y a-t-il dans de l'eau?

—Il y a des myriades d'êtres qui sont imperceptibles à nos yeux sans l'aide du microscope.

—Laissez donc, cette eau était claire comme de l'eau de roche. Mais puisque vous trouvez tant de choses dans l'eau, ce sable fin déposé au fond de la bouteille doit être une substance précieuse... il faudrait la recueillir...

—Vous avez peut-être raison : M. Muller trouvera sans doute quelque nouvelle merveille à enregistrer....

Et Ludwic présentant un papier à Albert, celui-ci y renversa en riant le dépôt qui se trouvait au fond du vase :

— Ah! mon Dieu! dit-il d'un ton ironique et plaisant, prenez donc garde, vous en avez laissé échapper une parcelle; quel malheur! un grain de sable perdu...

—Ce grain de sable que vous méprisez est le premier atome d'une roche, qui peut-être un jour sera gigantesque... le monolithe (1) de Luxor, qui sait... et vous avez beau rire, le docteur m'a prouvé qu'il n'y a pas de rien dans la nature.

—Votre axiome est heureux pour la médiocrité, reprit Albert d'un air passablement impertinent, qui fit monter la rougeur aux joues de Ludwic, car il devinait la pensée de l'orgueilleux. Cependant, celui-ci continua sans avoir

(1) Mot grec qui signifie une seule pierre.

l'air de comprendre : — Dans la nature il n'y a pas de médiocrité; sable ou diamant, chêne ou roseau, ciron ou éléphant, chaque être ou chaque élément remplit la place que Dieu lui a assignée, et le poëte à raison :

Tout est grand, tout est beau, tout est bien à sa place ;
Et pour celui qui fit l'immensité,
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté... (1)

Albert se mordit les lèvres car il ne connaissait pas le poëte qui avait dit cela, et pour cacher son ignorance, il répliqua en appuyant : —Oui, tout est bien à sa place, mais *rien* ne doit en sortir.... Ludwic rougit de nouveau et reprit : — Aussi rien n'en sort.. dans la nature seulement, car parmi les hommes c'est autre chose...

—Ah ! vous en convenez?...

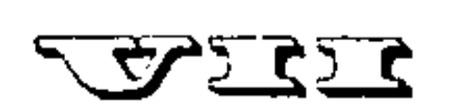
—Pourquoi pas? dit fièrement Ludwic.

— Alors reprit Albert avec une feinte bonhomie qui voilait son dessein de piquer le jeune homme, vous comprenez, *mon ami*, comment, moi, qui vous trouve un garçon fort aimable et dont la société me plairait infiniment, j'ai dû cependant, pour rétablir l'ordre, faire rentrer à leur place ceux qui en étaient sortis, en voulant se mettre à table à côté d'un prince dont les ancêtres se perdent dans la nuit des temps.

(1) Lamartine.

—Et vous avez bien fait, Monseigneur, de donner une pareille leçon, elle ne sera pas oubliée, je vous jure. Il est vrai que *ceux* qui l'ont méritée, ayant il y a quelques jours été admis à la table du prince votre père, ne vous avaient pas cru plus grand seigneur que lui... mais ils voient maintenant leur erreur... Ces mots prononcés d'un ton d'humilité outrée avaient tout l'air d'une raillerie. Albert vit qu'il pourrait bien ne pas avoir le dernier; il se mordit les lèvres et se tut.

Tout était rentré dans l'ordre chez le docteur Muller; chaque science avait vu ses intruments reprendre la place qui leur était assignée, et le pauvre savant, après en avoir en tremblant fait l'inspection, se résigna à la perte de sa bouteille d'eau du Jourdain, se trouvant heureux, dans un si grand cataclysme, d'en être quitte encore à si bon marché.



UN ANNIVERSAIRE.

Deux jours après cette aventure, Albert, le matin, remarqua un air de fête dans le château, et bientôt arrivèrent plusieurs seigneurs des environs, accompagnés de leurs fils, qui venaient y passer la journée. Le jeune homme vit avec plaisir ce qu'il regardait comme un hom-

Abel del et lith. Imp. de A. Godard.

B.R

Et justement, reprit Ludwic en riant, c'est la tour au revenant...

mage rendu à sa personne : aussi, se posa-t-il devant les nouveaux venus avec toute la morgue qui ne lui était que trop ordinaire, et, dans sa ridicule vanité, il prit pour du respect ce qui n'était que de l'étonnement. A sa grande satisfaction, il avait remarqué l'absence de Ludwic, qui s'était retiré lors de l'arrivée des visiteurs. Il eut donc tout le temps de captiver l'attention à son profit.

Avant le dîner, il lui vint en pensée de voir comment on avait arrangé la salle du repas. Cette fois, le couvert mis sur la grande table y rassemblait tous les convives, hors un seul, pour lequel on avait dressé une petite table solitaire. Albert ne douta point que ce fût à lui qu'on la destinât, et, comprenant qu'il aurait l'air d'être en pénitence, il aima mieux se résigner à se mêler avec des subalternes, comme il appelait Ludwic et Béatrix, et il donna l'ordre qu'on enlevât cette table.

La cloche venait d'annoncer le dîner : alors seulement on s'aperçut que Béatrix et Ludwic manquaient à l'appel, et ce fut en vain que le docteur Muller les fit avertir qu'on les attendait. Chacun se demandait quelle raison pouvait ainsi retenir l'héroïne de la journée et chacun exprimait ses regrets de ne point voir la bonne, l'excellente Béatrix, et son fils, si savant et si aimable à-la-fois.

— Il ne faut pas les gêner dit Albert avec hauteur et dédain. Songez, Messieurs, que la société de nobles

seigneurs peut être embarrassante pour des gens de cette espèce... On regarda le jeune homme avec étonnement.

—Eh quoi ! ne savez-vous pas, Monsieur, lui dit un fort aimable vieillard, que dame Béatrix est une noble femme ! noble de cœur et de courage; et que ce jour est l'anniversaire d'une belle action qui la fait marcher de pair avec les plus hauts seigneurs? Vraiment je me fais gloire de choquer mon verre contre le sien, et je vais de ce pas lui dire que nous ne pouvons dîner sans elle.

Le vieillard, accompagné des vivats de toute la société, quitta la salle, et revint bientôt en donnant la main à dame Béatrix, qu'on reçut avec des acclamations dont Albert ne pouvait deviner le motif. Béatrix fut placée au haut bout de la table, quoiqu'elle voulût s'en défendre. Quant à Ludwic, il alla s'asseoir dans le bas, à la place la plus modeste, ce qui n'empêcha pas qu'on ne lui adressât souvent la parole comme pour l'exciter à causer.

Albert souffrait visiblement de voir l'attention qui se portait sur la mère et sur le fils; plusieurs fois il avait essayé d'y faire diversion, mais ce qu'il disait offrait si peu d'intérêt, qu'on lui répondait par politesse; puis l'on se tournait vers le bon docteur Muller, comme chacun l'appelait, pour avoir le plaisir de l'entendre parler de ses sciences favorites : il en développait les merveilles avec une clarté et une richesse d'imagination qui rendaient sa conversation pleine d'attraits. Sur ce

terrain, Ludwic fut plus d'une fois appelé à seconder son cher maître et à raffermir sa mémoire, ce qu'il fit avec une charmante modestie, qui lui valut les éloges des hommes les plus éminents de cette réunion, et l'envie et l'humeur d'Albert.

Au dessert, on proposa la santé du prince père d'Albert, lorsque le vieillard dont nous avons déjà parlé, se leva, faisant signe de s'arrêter :

—Messieurs, dit-il, si le noble duc était ici, il voudrait aujourd'hui s'effacer devant celle à qui il doit d'avoir conservé ce qu'il avait de plus cher au monde; je propose donc de boire d'abord à dame Béatrix, au duc après; ou plutôt, faisons mieux, réunissons les deux santés : c'est un honneur que l'on doit à l'une, et c'est une justice que l'autre se plairait à rendre à celle que nous célébrons...

On applaudit à cette motion, et la santé de Béatrix fut portée, aux acclamations unanimes. Albert seul faisait une assez triste figure, d'abord parce qu'il ignorait le fait dont il s'agissait, et puis parce que son orgueil était visiblement affecté des honneurs qu'on rendait à des individus qu'il regardait comme étant d'une nature bien inférieure à la sienne. Sa mine était si piteuse que le bon docteur Muller voulut le tirer d'embarras. Profitant d'un moment où Béatrix était sortie afin de donner quelques ordres, il dit :

—Je vois à votre air, Monsieur le duc, que vous ignorez le fait dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire. Vous en aurez seulement entendu parler dans votre enfance, et lorsque votre intelligence ne pouvait encore le comprendre. Aujourd'hui, que vous êtes capable d'apprécier un véritable trait de courage, je tiens à honneur de vous le raconter.

UN VRAI DÉVOUEMENT.

« Votre père avait quitté ce château, qu'il habitait alors et qui s'embellissait pour lui de tout le charme qu'y répandait sa jeune et belle compagne, celle qui depuis fut votre mère. Mandé par le souverain, il avait dû lui conduire tous les hommes d'armes que fournissait son duché, car le pays était loin d'être tranquille. La liberté proclamée dans les États voisins avait donné la fièvre de l'indépendance à toute la jeunesse des écoles; des sociétés secrètes s'organisaient de toute part, et fomentaient des insurrections que le pouvoir réprimait aussitôt, mais qui sans cesse renaissaient.

« Votre père avait poursuivi dans ses domaines, avec une juste sévérité, ces infractions aux lois. Une société secrète ayant été signalée et punie, tous les membres qui

la composaient jurèrent de se venger du duc. D'abord ils avaient mis sa tête à prix; mais bientôt ils pensèrent l'atteindre d'une manière bien plus cruelle en le frappant dans ce qu'il avait de plus cher : sa femme bien-aimée ! Une nuit donc que tout dormait, une bande de montagnards déterminés, dirigée par des membres des sociétés secrètes, investit le château que l'on savait sans défense par l'absence de votre père et de la garnison.

« Les serviteurs zélés qui entouraient la duchesse tentèrent un courageuse résistance, et l'avantage de leur position égalisant d'abord les chances, les armes furent meurtrières aux assaillants. Cependant il fallait finir par céder au nombre; encore quelques instants et les insurgés, entrant de force dans la place qu'on leur avait disputée avec valeur, ne feraient pas de quartier. On les entendait demander à grands cris la tête de la duchesse, et votre mère parlait même de se rendre pour arrêter l'effusion du sang. L'effroi était à son comble et la catastrophe inévitable, lorsque Béatrix sauva tout par son heureux stratagème et son généreux dévouement.

« Aux genoux de sa maîtresse, elle la presse, la conjure de se soustraire au danger en se cachant dans un souterrain du château, et, elle, s'enfermant dans la chambre de la duchesse, envoie un fidèle domestique qui, sous l'apparence d'un traître, va remettre la clef de la poterne aux insurgés, et leur enseigne l'appartement

qu'occupait la duchesse. Pendant ce temps, Béatrix, à peu près de l'âge et de la taille de votre mère, s'était revêtue de ses habits, et quelques instants plus tard, prise pour sa maîtresse, et saisie dans cette chambre qu'on croyait être la sienne, elle fut entraînée par les vainqueurs, qui, satisfaits de leur proie, s'enfuirent avec elle.

« Béatrix eut à subir les plus affreux traitements; et si on lui fit grâce de la vie, c'est qu'on pensait torturer plus cruellement le duc par la pensée des tourments qu'endurait sa femme chérie. Béatrix soutint le rôle qu'elle avait pris avec une énergique patience, qui parvint même à imposer à ses bourreaux. Lorsqu'ils eurent la certitude qu'ils s'étaient trompés sur l'objet de leur vengeance, ils donnèrent à cette femme dévouée des marques d'un profond respect; et dans le moment où votre père mettait tout en œuvre pour la délivrer, offrant pour elle une rançon de prince, ils la renvoyèrent sans rien exiger. »

—Vous comprenez maintenant, Monsieur, l'estime qu'inspire dame Béatrix. Le duc, dans sa reconnaissance pour celle qui au prix de sa vie lui avait conservé ce qu'il avait de plus cher, voulut perpétuer la mémoire de cet événement; il institua une fête pour le célébrer, et quand des raisons d'État lui firent abandonner cette résidence, Béatrix en fut nommée gouvernante. Toujours

Abel del et lith. Imp. de A. Godard.

B.R

Viens apprendre à Monseigneur, par ta gaité, qu'on peut être heureux ici.

modeste, elle ne changea rien à ses anciennes attributions; elle profita seulement des bienfaits de votre père pour faire donner à Ludwic une éducation qui pût le mettre à même de répondre aux vues favorables du duc envers le fils de sa libératrice.

Ce récit fut vivement applaudi de tous ceux qui l'avaient écouté, et Albert, d'un air contraint, se vit obligé de joindre ses éloges à ceux des convives.

IX

QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE.

Après le repas, tous les jeunes gens se livrèrent à divers jeux et exercices où l'adresse et la force du corps se déployaient tour-à-tour; dans cette joyeuse lutte, Ludwic remporta encore tous les avantages, et cependant Albert était assez fort pour les lui disputer : ce fut en vain. Ce nouvel échec, en excitant la jalousie de celui-ci, lui donna le désir de rabaisser le vainqueur: aussi le fit-il de mille manières pendant tout le reste de la journée.

Parmi les jeunes gens que réunissait le château, Albert n'eut pas de peine à trouver celui vers lequel l'entraînaient toutes ses sympathies. Gustave était beau de figure, aimable de manières, insinuant de paroles; mais

l'orgueil et l'arrogance formaient la base de son caractère. Ignorant et paresseux, tous ceux que leur éducation plaçaient au-dessus de lui devenaient l'objet de son envie ; incapable de les imiter, il les immolait à sa basse jalousie.

Le mérite réel de Ludwic n'avait pu lui échapper, et il le lui pardonnait d'autant moins que ce mérite faisait ressortir la nullité de l'homme noble en donnant la prééminence à l'homme sans naissance. D'ailleurs, Ludwic était un type que dans toute la principauté chaque instituteur désignait à son élève comme exemple à suivre : et il faut que la jeunesse fasse toute abnégation d'amour-propre pour ne pas prendre en aversion le modèle présenté comme complément de chaque réprimande. Aussi Gustave détestait Ludwic, et il eut bientôt démêlé le même sentiment dans le cœur d'Albert. Cette conformité de pensée commença leur liaison, un mot jeté provoqua une confidence, et une confiance réciproque amena une ligue contre ce qu'ils appelaient l'ennemi commun.

Une dispute s'était élevée entre Albert et un jeune seigneur au sujet de l'ancienneté de leur race ; chacun défendait avec chaleur la suprématie de la sienne, mais n'apportait aucune preuve à l'appui. Ludwic, faisant luire au milieu de la discussion le flambeau de la science, prouva d'une manière irrécusable que la famille d'Albert était la plus nouvelle.

— En vérité! répondit celui-ci, et c'est un homme sans naissance, un homme du peuple... qui ose ainsi juger ses maîtres!

— Cet homme du peuple, reprit Ludwic, a étudié leur blason (1), il a consulté leur arbre généalogique (2) et peut prouver ce qu'il avance.

— Voilà ce que c'est! reprit Gustave d'un air dédaigneux, vous admettez des vilains dans votre compagnie, et ils vous éclaboussent de la boue dont ils sortent...

Ludwic, vivement blessé de cette brutale apostrophe, eut cependant assez d'empire sur lui-même pour répondre en souriant :

— Monsieur le duc, le proverbe danois a raison : « Ne mange pas des cerises avec les grands seigneurs, « de peur qu'ils ne t'en jettent les noyaux au nez. » Heureusement que ce noyau-là ne m'a pas fait une grande blessure... mais il m'avertit seulement qu'il faut rester avec ses pairs, et je vais me retirer...

— Eh non! non! Ludwic, reprirent à-la-fois d'autres jeunes gens qui aimaient leur franc et joyeux compagnon : ne vous fâchez pas pour si peu; entre hommes de

(1) Science qui enseigne à déchiffrer les armes et les armoiries de la noblesse.

(2) Figure tracée en forme d'arbre, d'où l'on voit sortir comme d'un tronc les différentes branches qui marquent les descendants d'une famille.

notre âge on doit se pardonner une parole légère; d'ailleurs, quand on a aussi bien répondu, l'on a les rieurs de son côté, et cela console.

—Mon cher Ludwic, dit un d'entre eux, cherchant à faire diversion, n'est-ce pas bientôt l'anniversaire de l'apparition des esprits du château?

— Oui, Monsieur; aujourd'hui.

— Ne comptez-vous pas les épier cette année ?

— Je n'ai garde de vouloir les troubler, ils m'ont fait veiller assez souvent en vain; maintenant je leur laisse le champ libre : ils ne valent pas les heures d'un bon sommeil qu'ils me feraient perdre. Sans doute, ajouta-t-il gaîment, ne me trouvaient-ils pas assez noble pour m'honorer de leur compagnie...

— Monsieur Ludwic, reprit Albert avec ironie, ne leur reconnaît peut-être pas ce droit ?

— Comment ne l'admettrais-je pas, quand j'ai celui de les priver de ma présence?

— Quel malheur pour eux ! s'écrièrent en même temps Gustave et Albert; un si haut et si puissant personnage !...

— Allons, allons, Messieurs, vous allez recommencer les querelles !... au lieu de disputer, nous devrions nous réunir tous pour leur donner le bal et nous assurer enfin si il y a ou non des esprits.

— Les esprits, dit Ludwic, aiment la solitude; et si

joyeuse société les effaroucherait, je le parie. J'ai remarqué dans les nombreux récits de ceux qui prétendent les avoir vus, qu'ils se trouvaient toujours en tête-à-tête.

— Eh bien ! dit Albert, c'est moi qui les attendrai cette fois.

— Seul ? reprit Gustave.

— Oui, seul.

— Monsieur le duc, dit Ludwic, si vous avez ce projet, je vous offre de veiller, au moins de loin, avec vous; car je l'ai éprouvé par moi-même, lorsqu'on se trouve seul dans ces vastes bâtiments en présence d'une tradition romanesque, quelque absurde qu'elle soit, on se sent impressionné. Je ne suis pas peureux, Dieu merci ! mais j'avoue que les deux premières fois j'ai été fort mal à mon aise.

— Je vous remercie, dit Albert avec hauteur, en appuyant sur ces mots : je ne suis pas peureux non plus, Dieu merci ! et la première comme la seconde fois je ne serai pas plus mal à mon aise.

— Au fait, dit Ludwic, je pourrais gêner des épanchements de famille... je vous demande pardon, Monsieur le duc.

— Les épanchements de famille ! il est bon celui-là, s'écrièrent à-la-fois tous les jeunes fous.

— Je ne souffrirai pas, dit à son tour Gustave, que vous vous exposiez seul, et je vous offre d'être votre second.

— Non, non, Messieurs! je n'accepte personne, et puisque monsieur Ludwic a veillé seul, vous m'accorderez, je pense, autant de courage qu'à lui?...

— Oh! si vous le prenez sur ce ton, s'écrièrent les jeunes gens, n'en parlons plus; mais demain vous nous permettrez de venir savoir le résultat de votre entreprise nocturne?

— Oui. A demain donc.

IL S'EN TIRA BIEN.

Le soir était venu, chacun avait repris la route de son manoir, et Albert, qui ne pouvait se séparer de son nouvel ami, le reconduisit assez loin. En traversant le parc, au retour, les tintements de l'horloge lui firent compter dix heures. En même temps, la lune, qui se trouvait à la hauteur de la tour du château qu'il voyait en face, lui fit songer à l'apparition. La fraîcheur du soir, les formes gigantesques et bizarres que prennent toutes choses dans les ténèbres abattaient un peu cette disposition à la jactance que la présence de ses camarades excitait quelques instants auparavant; et puis, il se trouvait seul dans un pays qu'il ne connaissait que depuis peu de jours, et il se repentait d'avoir refusé le concours de

Gustave. Cependant il se remit bien vite, et, soutenu d'ailleurs par l'idée de l'emporter sur son rival, il se rendit bravement dans sa chambre, afin de tout disposer pour sa course nocturne.

Les premiers rayons du soleil commençaient à dorer les montagnes qui servaient de ceinture à la principauté, lorsqu'Albert, tout frissonnant et les habits trempés par la rosée du matin, se décida à aller se mettre au lit. Ce n'était pas sans un secret plaisir qu'il se voyait au bout de son épreuve : non qu'il ne s'en fût tiré avec honneur, on ne pouvait guère lui demander compte de quelques tressaillements, tremblements même; plus d'un à sa place eût été moins brave. Il faut en convenir, passer ainsi la nuit seul à se promener dans un vieux château avec l'appréhension de voir apparaître quelque esprit, c'était une situation épineuse, et dans son cœur Albert n'était point fâché que le jour vînt dissiper ces sottes terreurs qu'entraînent après eux l'ombre et le silence.

Le déjeuner réunit de nouveau tous les jeunes gens des environs, fort curieux de savoir comment Albert se trouvait, après une nuit passée avec des revenants. Le nouveau preux ne manqua pas de se faire valoir en donnant tous les détails sur sa course nocturne. Il avait bravement parcouru les appartements supérieurs et les galeries inhabitées cherchant, écoutant et sommant même l'esprit de paraître; il n'avait rien vu, rien entendu : si

ce n'est les cris de quelques oiseaux de proie ou le vol des chauves-souris effrayées de voir de la lumière à ces heures ordinairement silencieuses et calmes. Force compliments furent donc adressés à Albert sur son courage, et quelques rasades de vin du Rhin, versées en l'honneur de l'aventure, achevèrent de tourner la tête à ces jeunes étourdis.

Ludwic avait de bon cœur applaudi à la fermeté d'Albert; mais, tout gonflé de son succès et des éloges qu'on venait de lui prodiguer, l'orgueilleux reçut avec une hauteur insultante l'hommage franc et sincère de celui qu'il regardait comme fort au-dessous de lui, et ne lui épargna ni les sarcasmes ni les impertinences. Gustave, toujours là pour faire chorus, l'excitait encore, et Ludwic, malgré sa patiente douceur, se vit forcé de se retirer afin de ne pas leur manquer de respect. S'il se fût plaint au docteur Muller, celui-ci n'eût pas manqué de prendre chaudement le parti de son élève chéri; mais le noble cœur du jeune homme se refusait à dénoncer un camarade, il aima mieux attendre du temps la justice qu'il méritait.

La journée se passa en jeux de toute espèce que M. Muller ne contraria en aucune manière, et Albert, heureux d'être son maître, finit par croire que sa déclaration de guerre avait imposé la crainte et rangé chacun dans le devoir et le respect dus à sa personne.

Abel del et lith. Imp. de A. Godard.

B.R

Bientôt les herbes que contient la boîte de fer-blanc, sont appliquées sur la blessure et le sang cesse de couler.

Ce fut donc en maître qu'il traita ce jour-là tous les gens de la maison.

Encore sous le charme des avantages qu'il croyait avoir remportés, Albert se mit au lit; repassant dans son esprit tous les événements de cette journée, il attribuait au courage qu'il avait déployé la nuit précédente l'espèce de changement qui s'était opéré autour de lui : en effet pensait-il, aucun de ces jeunes gens n'eût osé faire ce que j'ai fait, et Ludwic lui-même avoue qu'il a eu peur la première fois qu'il a tenté cette épreuve ; mais le sang qui coule dans mes veines est un sang valeureux, et, Dieu merci ! je tiens de mes nobles ancêtres, je le leur ferai bien voir à tous.

LE CAPTIF DÉLIVRÉ.

Sur cette agréable pensée de domination et de gloire, Albert s'endormit. Il était dans toute la force de ce premier sommeil, lorsque les sons lointains d'un cor anglais se firent entendre : ils n'eurent pas d'abord le pouvoir de l'éveiller tout-à-fait; mais leur charme magique, colorant ses songes, il se croyait dans les cieux. Peu-à-peu les sons, en se rapprochant, font évanouir le rêve, et, devenus plus distincts, tirent Albert de cet état qui

n'est pas encore la veille et n'est plus le repos. Il écoute vaguement d'abord, sans avoir au juste la conscience de ce qu'il entend. Bientôt il reconnaît un chant montagnard empreint d'une suave mélancolie; ce chant, répété à plusieurs reprises, paraît s'affaiblir en se rapprochant de son oreille. Albert cherche à se rendre compte d'où part le son, et il lui semble toujours l'entendre du côté où il se tourne; puis une petite voix bien douce prononce distinctement ces mots : Monseigneur, dormez-vous?

— Qui est là? dit Albert avec émotion.

— Oh! n'ayez pas peur, monsieur Albert...

— Moi, peur! vous vous trompez! mais je veux savoir où vous êtes, qui vous êtes, et pourquoi vous êtes là à cette heure?

— Je vais répondre à toutes vos questions, reprend la voix; puisque vous n'avez pas peur, je puis vous dire que je suis là, tout près de vous. Je suis un petit être bien heureux de jouir de la liberté après en avoir été privé bien bien longtemps, et je viens vous remercier de me l'avoir rendue.

Le valeureux Albert éprouvait un certain saisissement qui l'empêcha d'abord d'interrompre la voix; cependant il reprit :

—Mais enfin montrez-vous, que je sache à qui j'ai affaire.

—Qu'à cela ne tienne, je ne demande pas mieux, surtout puisque vous n'avez pas peur...

Tout-à-coup Albert, à sa grande surprise, et, avouons-le, à son effroi, voit paraître dans sa chambre une petite flamme bleuâtre qui voltigeait çà et là comme un papillon. Assis sur son lit, ouvrant les yeux de toute leur grandeur, il éprouvait un tremblement convulsif qu'il avait grand'peine à maîtriser; rassemblant enfin tout son courage et se croyant sous le coup d'une apparition, il dit :

— Qui que tu sois, mortel ou esprit, apprends-moi ton nom, je le veux !

— A l'émotion de ta voix je comprends que je t'effraye, et ce n'est pas mon intention; tu vois même que pour te paraître agréable j'ai fait précéder mon arrivée d'un charmant concert; mais je le conçois, les mortels sont si rarement en rapport avec les êtres de mon espèce, qu'ils ne les connaissent qu'imparfaitement. Je vais donc te quitter, et cependant le courage que tu as montré la nuit dernière m'avait fait croire que tu étais digne de te mettre en rapport avec moi; car, tout petit génie que je suis, je tiens à ne pas m'encanailler. Je pouvais t'apparaître hier, mais tu m'aurais pris pour un vilain et triste revenant, tandis que je suis l'âme radieuse d'un infiniment petit, et qu'ainsi je peux te surprendre; mais t'être nuisible, jamais. Adieu donc; si, plus tranquille, tu es curieux de me revoir, à minuit appelle-moi trois fois, et je viendrai te conter mes aventures; si tu as peur, tu

n'entendras jamais parler de moi. Je suis jaloux d'inspirer seulement des sensations agréables...

Et la petite flamme s'évanouit, et le chant montagnard se fit entendre de nouveau et s'évanouit comme la flamme : tout rentra dans le silence le plus complet.

Albert, fort ému, tire violemment le cordon de sa sonnette, et bientôt un domestique paraît avec une bougie. Albert lui demande s'il a entendu la musique; le domestique, d'un air étonné, répond qu'il n'a rien entendu. Albert lui dit de visiter sa chambre et de voir si personne ne s'y est caché. Le domestique cherche partout et minutieusement en vain.

— C'est sans doute un mauvais rêve qu'aura fait Monseigneur, répond le domestique en bâillant. Albert, redoutant sa moquerie, n'ose parler de la flamme bleue ni de la voix; mais ne se sentant pas de force à rester seul après ce qui vient de se passer, il dit qu'il éprouve un certain malaise, et prie le domestique de s'établir sur une chaise longue et d'y passer la nuit. Le domestique obéit, et bientôt Albert, rassuré par la présence de celui-ci, se laisse aller au sommeil.

Le premier soin d'Albert fut, au grand jour, d'explorer sa chambre dans tous les sens; il ne trouva aucun vestige de l'esprit, ni aucunes traces qui pussent faire attribuer à des mortels la scène de la nuit. Il éprouvait une terrible démangeaison de confier ce secret à quel-

qu'un; mais à qui, dans le château? il était en guerre avec tout le monde; et puis Ludwic, devant qui il s'était drapé d'une manière si hautaine, l'aurait trouvé bien pusillanime de n'avoir pas prié l'esprit de rester, afin d'apprendre de lui son histoire si merveilleuse. Il se décida à aller chercher son nouvel ami Gustave, pour lui faire part de ce qui s'était passé et lui demander ses conseils.

Gustave était aussi poltron qu'orgueilleux : aussi ne put-il donner à Albert aucun bon avis: il montra même dans cette circonstance tant de petitesse que son ami en eut honte. Albert, au milieu de tous ses défauts, avait le tact assez fin pour distinguer la noblesse de l'âme; la vanité seule pouvait, en apparence, la lui faire méconnaître. Il quitta donc Gustave fort mécontent de lui, il avait la mesure de l'homme et ne l'estimait plus guère. Un retour sur le passé lui montra ce bon, ce franc et aimable Ludwic, et il soupira que la naissance de celui-ci l'eût placé de lui à une si grande distance.

A mesure que la journée finissait, Albert éprouvait une espèce de crainte; elle le faisait d'autant plus souffrir qu'il n'osait en parler; il voyait avec effroi arriver la nuit; enfin, ne pouvant supporter cette anxiété, il se décide à s'ouvrir à M. Muller. Le bon docteur l'écouta jusqu'au bout, puis il essaya de lui prouver que toute cette apparition ne pouvait être que le résultat d'un rêve ou

d'une imagination frappée par les contes de la journée. — Au reste, ajouta-t-il avec bonté, quelle qu'en soit la cause, ne couchez point seul jusqu'à ce que le raisonnement ait tout-à-fait dissipé l'illusion et que vous soyez convaincu qu'il n'y a dans la nature ni génie ni revenant... Albert n'osa insister, mais il était bien sûr que ce n'était pas un rêve.

Le commencement de la nuit qui suivit fut tranquille, et, grâce à la présence du domestique qui s'était établi dans sa chambre, le jeune homme se sentait une certaine force d'esprit qui lui donna l'idée d'appeler le génie.

Il achevait à peine son évocation que la petite flamme bleue voltigea dans la chambre, et la voix, aussi douce que la veille, prononça ces mots :

— Tu m'appelles, donc tu n'as pas peur, et je t'estime trop pour n'être pas bien aise de faire ta connaissance.

Albert, toujours soutenu par la présence du domestique, qui, du reste, ronflait comme un soufflet de forge, répondit au génie :

— Je pourrais te laisser croire que je suis très-rassuré, mais je ne veux pas d'un éloge que je ne mérite point ; si j'eusse été seul, je crois que je ne t'aurais pas appelé.

— Et pourquoi craindrais-tu un si petit être que moi et surtout si inoffensif?

— Je ne sais... c'est, je crois, parce que tu m'ap-

parais sous une forme que je n'ai point l'habitude de voir, et la nuit au milieu des ténèbres; mais, je te le répète, la présence de ce domestique m'enhardit, et je te prie de te faire connaître.

— Vraiment, le veux bien. Comme je m'attendais à ta demande, j'ai profité de mon loisir pour rédiger le récit de mes aventures, et je viens t'en faire l'hommage. Tu verras d'ailleurs que si je te dois la liberté, tu n'as fait qu'acquitter envers moi la dette d'un de tes ancêtres à qui je sauvai la vie il y a quelque cent ans. Ainsi, sans moi, tu n'aurais jamais vu le jour.

Dans ce moment le domestique fit un mouvement, la flamme s'évanouit; Albert, éveillant tout-à-fait son compagnon, se fit donner de la lumière, parcourut avec soin toute la chambre, et cette fois, comme la première, il ne vit rien, ne trouva rien. Tout préoccupé de cette aventure, il eut bien de la peine à se rendormir, et ne céda qu'à une extrême fatigue.

Éveillé de bonne heure, il se disposait à aller confier de nouveau à M. Muller l'incident de la nuit, lorsqu'en achevant de s'habiller il aperçut sur un guéridon un petit rouleau de parchemin scellé à la manière des temps anciens. Étonné, il le prend, le tourne de tous côtés, et, lisant son nom sur un pli du papier, il se décide à rompre le sceau, non sans une certaine hésitation, car il se rappelle que le génie lui a promis ses aventures. Et voilà ce qu'il lut :

A très-haut et très-puissant seigneur Albert, prince d'Altenbourg, son très-humble et très-obéissant serviteur, GRAIN-DE-SABLE.

« MONSEIGNEUR,

« Je suis l'âme de ce petit grain de sable longtemps captif au fond de la petite bouteille que vous avez cassée l'autre jour; et, admirez avec moi les moyens dont se sert le génie des génies, c'est à votre sotte colère que je dois la liberté : pardonnez-moi de vous parler avec cette audacieuse franchise ; je suis d'ailleurs si vieux ! si vieux ! que l'on doit passer quelque chose à mon âge.

« Sais-tu bien, jeune homme, que je date des premiers jours du monde ! moi petite parcelle échappée de la main du génie des génies, j'allai me joindre aux éléments qui formaient le chaos. Tu vois, que je ne suis pas fait d'hier, comme on dit vulgairement, et je ne sais si les quartiers de ta noblesse sont aussi complets que les miens...

« Un jour... les jours du génie sont des siècles !... Un jour, dis-je, le génie voulut animer cette masse inerte que les eaux environnaient de toutes parts, il leva sa baguette, et son souffle ravivant les feux souterrains qui formaient le noyau du globe, la terre bouillonna ainsi qu'une marmite d'eau sur un feu bien ardent et, comme dans le creuset d'un verrier, les diverses substances qui la composaient se fondirent. De ce travail, de cet amal-

game sortirent des carrières de pierres, de marbres, des montagnes de granit, de l'or, de l'argent, du feu et toutes sortes de métaux. Moi, je me trouvai ainsi aggloméré à ces masses de pierres d'où les Pharaons tirèrent les gigantesques monuments qui embellirent l'Égypte, et dont les superbes ruines attestent encore aujourd'hui la magnificence et la puissance de ceux qui les élevèrent.

« Ce fut, je crois, un certain Sésostris, à-peu-près une quinzaine de siècles avant notre ère (1) (tu vois que je ne compte pas à petites mesures !) ce fut, dis-je, ce roi, d'illustre mémoire, qui fit extraire des entrailles de la terre ce bloc de pierre énorme dans lequel on tailla l'obélisque de Louqsor. Cet étonnant monolithe (2) était un des moindres ornements de la merveilleuse et antique ville de Thèbes, dont les cent portes ne sont pas oubliées, et dont on peut voir encore, dans le désert de la Haute-Égypte, les immenses et majestueuses ruines. L'obélisque, vit se succéder les générations; le temps qui respectait sa tête superbe n'épargna pas de même les empires, les royaumes; ils passèrent... et la ville aux merveilles devint aussi la proie du temps.

« Mais les ouvrages des hommes ont comme eux une existence bornée : et l'obélisque à son tour devint vieux.

(1) Point fixe d'où la chronologie date les années. Notre ère date de Jésus-Christ, avant ou après.

(2) Mot grec qui signifie une seule pierre.

L'action de l'air, travaillant de concert avec tous les éléments de destruction, commença à décomposer la pierre et en détacha d'abord une légère parcelle : c'était moi ! Une fois la brèche faite, d'autres atomes me suivirent : ainsi le pyramidion du monolithe se trouva mangé sur le côté, comme tu as pu en juger sans aller au désert d'Égypte. L'obélisque qui vit les beaux jours de Thèbes, orne aujourd'hui la capitale de la France, Paris.

« Moi, pauvre petit, transporté de Thèbes par les vents impétueux, je fus jeté dans le désert, plage immense que les eaux aspirées par le souffle divin avaient laissée à nu dans un climat brûlant. Et quel climat ! Celui de l'Afrique ! C'est dans ce lit, et au milieu d'une mer de grains de sable, comme moi, que j'attendis que la volonté du génie vînt changer ma destinée.

« Jeune présomptueux, toi qui n'as vu que la principauté de ton père et ses verdoyantes et riches campagnes, tu ne sais pas ce que c'est que le désert où j'ai passé tant de siècles ! Figure-toi donc un espace immense ! immense ! que l'œil ne peut mesurer ; aucune montagne ne vient y borner l'horizon ; la création, si riche ailleurs, est, là, triste et désolée ; pas le plus petit arbre, pas un buisson : quelques herbes sauvages y prennent-elles naissance, bientôt elles y meurent faute d'une goutte d'eau pour abreuver leurs racines ; les vents destructeurs, ne trouvant aucune barrière, se pro-

mènent en conquérants sur cette arène brûlante, la heurtent, la pressent dans tous les sens, et lui donnent l'aspect de l'Océan.

« C'est au désert que se forme le kamsin ou simoun, vent qui porte la mort avec lui. Soufflant avec furie pendant cinquante jours, le simoun traverse le désert, tout imprégné de miasmes empoisonnés ; il roule en tourbillons, élève en colonnes les sables enflammés, les amoncelle pour les déraciner ensuite et les lancer dans l'espace comme une pluie dévorante et dévastatrice.

« C'est sur les ailes du simoun que moi, chétif et aveugle instrument de la colère céleste, je vins fondre un jour dans l'Égypte, y portant la désolation. A mon approche, l'homme tremblait, les animaux rampaient sur la terre en mugissant, enfin tout fuyait devant moi, j'étais un fléau !... Mais que dis-je ? créature infime, je devenais le ministre des hautes volontés du génie : et cela prouve qu'il n'y a *pas de rien dans la nature.*

« Le simoun, après avoir parcouru bien des contrées, me jeta dans le désert des Ammoniens, en Syrie. Un jour, un Perse orgueilleux, Cambyse, conduisait une armée nombreuse qui rêvait de victoire, lorsque le souffle du génie nous mit en mouvement, et l'armée fut engloutie sous des montagnes de sable : ainsi, moi, petit grain de sable, je devenais conquérant, je gagnais des batailles !... chaque soldat d'une armée victorieuse ne

peut-il pas réclamer sa part du triomphe? Tu le vois encore : *pas de rien dans la nature!*

« Ne vit-on pas le fameux Marius, dans la guerre contre les Cimbres, barbares du nord, qui voulaient envahir l'Italie, ne vit-on pas, dis-je, ce consul Romain ne point dédaigner un agent vil et chétif en apparence? Il ne disait pas comme toi : Qu'est-ce que c'est qu'un grain de sable!...

« Marius avait disposé son armée dans un champ près de Verceil, de manière à tourner contre l'ennemi le vent, la poussière et les rayons d'un soleil de juillet en Italie! et le vent, la poussière et le soleil venant en aide au courage romain, cette formidable armée de Barbares, si effrayants à voir avec leurs casques chargés de mufles d'animaux sauvages, surmontés d'ailes d'oiseaux, ces guerriers d'une stature colossale, aguerris aux combats, habitués aux privations de leur pauvre climat natal, furent vaincus, et s'égarèrent dans une nuée de poussière brûlante, qui mérita ainsi les honneurs de cette victoire. Tu le vois, jeune homme : ne méprise pas un grain de sable; seul il est peu de chose; mais, comme dit un proverbe : *un peu et un peu font beaucoup*, et une petite cause peut produire de grands effets!

« Venons à mon histoire personnelle. Le désert des Ammoniens vit, au temps des croisades, passer l'armée du grand Saladin. Ce héros de l'Orient, voulait, après

avoir chassé de Jérusalem les chrétiens qui l'avaient conquise, replacer l'étendard du croissant à la place de celui de la croix. Fier de ses talents, de sa bravoure et surtout de sa nombreuse armée, Saladin, avait traversé le désert et était venu jusqu'auprès de la ville d'Ascalon dans la plaine de Ramla. L'armée de Baudoin, roi de Jérusalem, marchait en suivant le rivage de la mer ; des montagnes de sables le séparaient du camp de Saladin.

« Avant d'engager le combat, le roi chrétien mit pied à terre, implora le secours céleste : aussitôt un vent violent s'élève du côté de la mer, et, creusant le sol, déracinant les sables amoncelés, les pousse sur l'armée du sultan, y porte le désordre et la met en fuite. Les croisés tombent alors sur le camp, dispersent leurs ennemis, et Saladin ne dut son salut qu'à son fidèle et infatigable dromadaire, qui lui fit retraverser le désert et le ramena en Égypte. Tu vois ce que pouvait devenir le plus vil des instruments dans les mains du génie : *pas de rien dans la nature !*

« A son tour le fier Saladin avait fait expier cruellement aux guerriers chrétiens un instant de terreur ; presque toute la Palestine était retombée sous le pouvoir du valeureux sultan. Au siége d'une des villes reconquises par lui, ses soldats, qui sans doute avaient encore sur le cœur leur défaite due aux sables du désert, imaginèrent

de s'en servir comme auxiliaires : ils élevaient, au moyen de machines, une poussière brûlante, et, livrant au souffle du midi cette arène embrasée, ils imitaient, pour les chrétiens les effets du simoun, ce terrible vent du désert, et les abîmaient sous cette pluie ardente.

« Tu me demanderas peut-être comment de la Judée j'ai pu venir ici et me trouver dans la bouteille que tu as cassée?

« Patience, patience. Mais d'abord je dois l'avouer, si quelques parties de mon existence furent brillantes, d'autres furent ordinaires, abjectes, peut-être... la vie du plus grand des héros a des phases obscures. Si dans le désert, n'obéissant qu'au souffle du génie, je m'étais promené en roi dans l'espace, du moment où je me trouvai en contact avec l'homme, cet autre roi de la création, je n'eus pas toujours le dessus. Foulé à ses pieds, bouleversé par sa volonté, je sentis plus d'une fois que j'étais bien peu de chose; mais je le sentis, entends-tu?... Tout le monde ne se rend pas ainsi justice... quelquefois, transporté dans des lieux habités, la moindre pluie venait, en détrempant le sol, me mêler à la boue, et je me trouvais attaché au pied des passants, qui bientôt se débarrassaient de moi comme d'un hôte ignoble et incommode.

« Si le vent me portait sur les meubles d'une maison, la ménagère m'en chassait brutalement : heureux encore

lorsque son malencontreux balai me poussait hors du logis, car je retrouvais l'air de la liberté.

« Il n'y a rien de bon à gagner au sein des villes. Les hommes n'eurent-ils pas l'idée d'emprisonner dans deux cônes de verre posés bout à bout une certaine quantité de grains de sable, qui, en s'écoulant de l'un dans l'autre de ces cônes par l'étroit passage qu'on leur avait réservé, mesuraient les heures !

« Mais je te décris un sablier, invention des premiers âges ; et toi, enfant de la civilisation, tu as, pour marquer le cours du temps, soit une montre de Genève, soit une belle pendule parisienne, ou bien encore des horloges placées dans tous les lieux publics. Que dis-je ? tu n'as peut-être vu le sablier qu'en miniature et sur la table de ta mère, servant à régler la parfaite cuisson d'un œuf... Au temps où je te parle, jeune homme, le soleil seul mesurait les jours, et le sablier, retourné à propos, disait à l'homme occupé et attentif qu'une heure venait de finir et qu'une autre allait commencer.

« Ma destinée, ou plutôt la volonté du génie voulut que je fusse enfermé ainsi que beaucoup de grains de sable comme moi dans cette horloge naturelle, apportée de l'Orient dans un couvent d'Italie par un pieux cénobite. Un sablier était un meuble précieux pour d'austères religieux qui usaient leur vie à prier. Que de fois leurs mains osseuses le retournèrent afin de ne pas manquer

l'heure de Primes ou de Matines ! Que de fois les plus jeunes frères s'amusèrent à nous voir descendre un à un par l'étroit passage qui nous était ouvert ! Diviser, mesurer le temps, c'était une distraction pour l'existence monotone de ces solitaires.

« Sans doute que je serais resté là bien longtemps, car un sablier ne s'use pas. Mais le couvent admit des pensionnaires, et avec toutes ces petites têtes mutines entrèrent, dans l'asile du silence et de la paix, la gaîté, la folie, et même l'insubordination; les bons frères ne savaient auquel entendre; les espiègles leur faisaient chaque jour de nouvelles niches pour se venger du travail et de la règle imposés. Tantôt, le sablier qui servait à indiquer l'heure des différentes études, ils le secouaient, croyant faire couler plus vite le sable, et avancer ainsi l'heure de la récréation. Enfin, un jour ce meuble gênant pour la paresse vola en éclats dans le jardin, sans qu'on pût savoir la main de l'audacieux qui l'avait lancé; et le sable fut emporté par le vent. C'est ainsi que je fus délivré de ma prison !

« De tourbillon en tourbillon je fus porté sur les rivages de la mer qui baigne la ville de Venise, si célèbre autrefois par son art à fabriquer le verre. Là, sur la plage, au milieu d'une foule innombrable de grains de sable comme moi, je respirais en liberté sous la douce influence du soleil de ces beaux climats, lorsqu'au moment

où j'y pensais le moins, on vint nous enlever en masse pour nous faire servir à la fabrication du verre et nous jeter dans des creusets exposés à un feu tellement ardent que le sable se fond et devient comme du sirop. Alors l'ouvrier verrier, plongeant un long tube de fer dans ce liquide ardent, le souffle de la même manière que dans un chalumeau de paille l'enfant souffle des bulles de savon, et par ce moyen le verrier produit tous ces charmants objets de verre que l'art et le goût façonnent de mille manières.

« Il s'en fallut bien peu que je ne fusse englouti dans ce redoutable creuset, et que, subissant la métamorphose, je devinsse verre, de sable que j'étais ; mais le génie ne le permit pas ; j'avais une autre mission à remplir : je devais sauver ta généalogie ! entends-tu, mon petit prince ? *pas de rien dans la nature.*

« Le vent me porta sur le pont d'un navire qui faisait voile vers la Syrie, et de là je fus tout vulgairement transporté à terre dans le soulier d'un matelot. Du port je suivis une trombe, qui me rejeta non loin des rives du Jourdain. Mais, écoute bien, car là, mes aventures te regardent.

« Un duc d'Altenbourg, ton ancêtre, était venu visiter Jérusalem et les saints lieux; assailli par des Arabes comme il était près d'atteindre le fleuve sacré, il eut à soutenir un rude combat, car ils étaient deux contre

un ; ton ancêtre, je dois le dire, déploya un véritable courage : il résista en vaillant chevalier, et mit hors de combat un de ces brigands; mais, blessé, désarmé, il allait succomber aux efforts acharnés de celui qui restait, quand, l'entraînant dans sa chute, tous deux s'étreignent, se roulent sur la terre; le duc d'Altenbourg, sans force et perdant tout son sang, parvient à ramasser une poignée de sable ardent qu'il jette à la figure de l'Arabe.

« Un de ces grains de sable (c'était moi) entre dans l'œil de l'infidèle, qui déjà le genou sur la poitrine du duc allait lui trancher la tête avec son cimeterre, et lui cause une si violente douleur qu'il abandonne sa proie et court se plonger dans le Jourdain. Ce fut à grand'peine que le Turc parvint à se débarrasser de moi en faisant force ablutions dans l'eau du fleuve.

« Mais ton ancêtre était sauvé ! Tu me dois donc quelque reconnaissance. Ce qu'un valeureux soldat n'avait pu faire avec ses armes et son courage, moi, chétif grain de sable, conduit par la volonté du génie, ne l'oublions pas, j'en suis venu à bout : je te le répète encore, *pas de rien dans la nature.*

« Je restai pendant plusieurs siècles dans le lit du Jourdain, et j'y serais sans doute encore si un grand écrivain français, l'illustre Châteaubriand, ne fût venu explorer la Judée. Il visita tous les lieux sanctifiés par la vie du Sauveur et voulut se baigner dans le fleuve, à la place

même où la tradition enseigne que Jésus avait reçu le baptême. Là il voulut puiser l'eau qui devait rendre chrétien un prince français, et il en emplit plusieurs bouteilles. Ma destinée voulut que je fusse enfermé avec l'eau dans un de ces vases, celui même dont M. de Châteaubriand fit présent à M. Muller, alors à Paris.

« Du fond de ma prison de verre je pus voir, à la joie du savant, combien ce don lui était précieux et sous le rapport de l'illustre personnage qui le lui avait offert, et sous celui de la science. J'attendais avec une certaine impatience que le désir d'analyser le contenu de la bouteille vînt me rendre la liberté; mais ce que l'étude et la science devaient faire, l'ignorance et la colère, permets-moi de le dire, l'ont accompli : je ne t'en remercie pas moins. Qu'importe comment le bien vous arrive.

« Maintenant, Monseigneur, je viens à deux genoux vous demander pardon de la hardiesse avec laquelle je vous ai parlé; mon excuse, je le répète, est dans mon grand âge. Puissent, d'ailleurs, mes aventures vous avoir appris qu'il ne faut mépriser personne, et qu'il n'y a pas si petit être au monde qui n'y tienne la place que le génie des génies lui a marquée, et ne concoure à sa manière à compléter l'œuvre de la création. Je vous dois la liberté, vous me devez la vie, partant quittes. Je n'en suis pas moins et je serai toujours, Monseigneur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GRAIN DE SABLE. »

XIII

LE PETIT SORCIER

Albert, après avoir lu, réfléchit quelques instants ; les leçons de *Grain de sable* contenaient des allusions si directes aux impertinences qui lui étaient échappées depuis son arrivée, qu'il ne douta pas un instant qu'on n'eût ainsi voulu l'en punir. Mais, qui aurait eu cette audace?—M. Muller, peut-être... Et si c'était Ludwic?... A ce nom, son orgueil se révolte, et Albert, les joues animées par la colère, froisse le parchemin, et jure de tirer vengeance de l'impudent qui aurait osé lui manquer ainsi de respect. Il courait le chercher ; une seconde réflexion l'arrêta : « Ludwic peut bien avoir écrit ce qui est sur le parchemin, pensa-t-il ; mais la petite flamme bleue voltigeant dans ma chambre, je l'ai bien vue, ce n'était point une illusion : cependant Ludwic n'était pas là, j'ai pu m'en assurer. » Albert, reprenant ensuite le manuscrit, arrête ses regards sur cette phrase de la fin : « Puissent mes aventures vous prouver qu'il ne faut mépriser personne », et sa pensée se reporte encore sur Ludwic, qu'il avait humilié de toutes les manières, « Non, s'écrie-t-il, ce ne peut être que lui ! et je lui ferai payer cher son audace... Je ne puis, il est vrai, me rendre

Abel del et lith. Imp. de A. Godard.

B.R

Le Duc d'Altenbourg, parvient à ramasser une poignée de sable qu'il jette à la figure de l'Arabe.

compte de la manière dont il a pu accomplir cette apparition qui m'a effrayé ; mais c'est lui qui en est l'auteur, je n'en doute pas, et il m'en rendra raison ! »

Albert s'était élancé hors de la chambre, et, rencontrant un domestique, il lui demande brusquement où est Ludwic ; celui-ci lui apprend, à son grand désappointement, que le jeune homme est parti le matin pour une petite excursion dans les montagnes, pour suivre des études géologiques (1). Cette réponse, faite par le domestique tout naturellement, et de l'air d'un homme qui comprend de quoi il s'agit, impatienta notre ignorant : « Des études géologiques ! répéta-t-il en lui-même ; ils ont tous ici un langage particulier dont je n'ai pas la clef. Décidément, on vit dans une atmosphère de science qui n'est pas faite pour moi. Mais ce départ de Ludwic me confirme dans mon jugement : je lui dois l'impertinente leçon, et il me la paiera cher ! car, si j'eusse été moins brave, j'aurais pu lui montrer une peur dont maintenant je rougirais devant lui, et j'avoue que je ne le lui pardonnerais pas. Heureusement, il ne pourra pas dire qu'il ait eu affaire à un poltron ! »

La conversation du déjeuner fut peu animée. Béatrix, gênée par la présence d'Albert, parlait à peine, et le bon

(1) Géologie, partie de l'histoire naturelle qui traite de la description des différentes matières dont se compose le globe terrestre.

docteur Muller, n'ayant pas là son élève chéri, dont l'intelligence répondait si bien à la sienne, paraissait distrait. Albert brûlait de faire une foule de questions; mais l'amour-propre le retint, et le repas s'acheva comme il avait commencé; on avait échangé seulement quelques mots sur les mets ou sur le temps. D'études, on n'en parla pas; et le docteur passa dans son cabinet sans s'occuper de ce qu'Albert allait faire de sa journée.

Se promener, toujours se promener, cela devenait fastidieux. Albert n'avait pas, comme Ludwic, un but intéressant à donner à ses courses : chercher une plante, ramasser un caillou, attraper un insecte, n'avaient pour lui aucun attrait, car il ignorait le charme et le prix que la science donne à ces objets si nuls en apparence. Albert, pour la première fois, fit un retour sur lui-même; pour la première fois, il sentit son ignorance. « En vérité, lui échappa-t-il, je voudrais pouvoir, comme eux, trouver du plaisir à tous les brimborions qui les occupent, et si je devais rester ici, je me ferais initier à ces études qu'ils disent si intéressantes... Il faudrait bien parler et comprendre leur langue sous peine de mourir d'ennui ! »

Albert se promenait à grands pas, tantôt pensant à l'apparition de l'âme de *Grain de sable*, tantôt à Ludwic, qu'il soupçonnait en être l'auteur, et il se dépitait de ne pouvoir à l'instant accabler de toute sa colère le donneur de leçons.

— Mais voyez donc dans la chambre de M. Ludwic s'il n'est pas de retour, dit Albert avec impatience à un domestique. Et il ajouta presque aussitôt : — Où est cette chambre? j'y verrai moi-même. Le domestique conduisit Albert à un des étages supérieurs, et redescendit après lui avoir montré la porte de l'appartement qu'occupait le fils de Béatrix.

Depuis l'arrivée d'Albert au château, il n'était point entré dans cette partie des bâtiments, qu'il regardait comme réservée aux inférieurs; mais, cette fois, il allait l'explorer avec une vive curiosité : il lui semblait que là il apprendrait le mot de l'énigme qui maîtrisait son imagination. Il entra sans peine chez Ludwic; car celui-ci, peu soigneux, comme tous les jeunes gens, ou plutôt comme un homme qui n'a rien à cacher, laissait toujours la clef à sa porte.

Cette chambre ressemblait beaucoup au cabinet de M. Muller par la foule d'objets qu'elle renfermait. Elle était spacieuse et bien éclairée par deux grandes fenêtres qui donnaient sur la campagne, et qui, vu l'élévation où elles se trouvaient du sol, dominaient une vaste étendue de pays. Le lit à colonnes, entouré de rideaux de serge verte, occupait un enfoncement formant une espèce d'alcôve. Auprès d'une des fenêtres, une grande table servant de bureau était chargée de papiers, de livres, et d'une foule d'instruments de tous genres. Contre

les murs régnaient des étagères sur lesquelles se trouvaient rangés avec ordre et symétrie des livres, des cailloux, des minéraux soigneusement étiquetés. Puis, d'immenses tableaux conservaient sous verre des collections d'insectes, de papillons, de plantes les plus variées et les plus rares. Tous ces objets étaient plus à la portée d'Albert que ceux qui remplissaient le cabinet de M. Muller: aussi les regardait-il avec une vive curiosité.

Cette vue, en éveillant en lui une foule d'idées nouvelles, avait fait évanouir sa colère, ou plutôt il l'oubliait, perdu qu'il était dans ce monde de choses inconnues et attrayantes. Fatigué de cet examen, il était venu s'asseoir devant le bureau : ses regards, errants d'abord, s'arrêtèrent bientôt sur une assiette dans laquelle se trouvaient plusieurs aiguilles d'acier. Machinalement, il avait pris un petit instrument en ébène se terminant par deux cornes d'acier, et avec l'une d'elles il veut toucher les aiguilles; mais aussitôt celles-ci de s'agiter et de fuir comme à l'approche d'un ennemi mortel. Albert se croit le jouet d'une illusion; il regarde de plus près, et, présentant aux aiguilles les deux pointes de l'instrument, elles font volte-face, accourent, se précipitent, et s'y accrochent si fortement, qu'Albert ne peut les en détacher. Il est vrai que, dans sa surprise, où se mêlait une sorte d'effroi, il jeta bien vite l'instrument sur la table.

Pour se distraire, il s'approche d'un guéridon sur lequel

était un grand bassin de cristal rempli d'eau. Sur cet élément était en panne un petit navire en miniature avec toutes ses voiles, et se pavanaient deux beaux cygnes au plumage de neige. Albert, admirant le fini de ces objets, afin de les voir sous toutes leurs faces, prend sur la table un poinçon dont il allait se servir pour les retourner : quelle est sa surprise, lorsqu'à l'approche de cette baguette le navire vogue à pleines voiles, et les deux cygnes semblent obéir au même signal. Albert étonné retire sa main de l'autre côté ; les deux cygnes traversent le bassin, et le vaisseau vire de bord, comme cédant à une impulsion magique. Presque épouvanté, Albert s'éloigne rapidement de cette table, non sans jeter un dernier coup-d'œil sur le navire et sur les cygnes, qui, loin de lui, avaient repris leur immobilité.

Cherchant à s'expliquer ce prodige, il se promenait à grands pas, lorsque, par hasard, il lève la tête, et ses yeux rencontrent de tableaux accrochés assez haut et qu'il n'avait pas encore remarqués. Il veut en connaître le sujet : sa propre figure se présente sous l'immense perruque d'un vieillard. Il recule vers l'autre cadre, et se retrouve encore sous les attributs du diable en personne, avec ses cornes, ses grandes oreilles et ses affreuses griffes... Pour cette fois, il se croit décidément poursuivi par le génie des ténèbres, et, s'élançant hors de la chambre dont il s'empresse de tirer la porte après lui, il se trouve dans un long cor-

ridor assez sombre d'ordinaire, mais qui l'était plus encore par une grise journée d'automne, et parce que, soit hasard, soit qu'Albert l'eût fermée en entrant, la porte donnant sur l'escalier n'était point ouverte.

Ému de l'obscurité complète qui l'entoure, notre champion allait en tâtonnant, s'effrayant au bruit de ses pas ; au moment d'atteindre le bout du corridor, il jette un regard craintif sur la chambre aux mystères qu'il venait de quitter, et que devient-il, en lisant en caractères de feu sur le haut de la porte : *Téméraire ! que veniez-vous chercher ici?...* Subjugué par la peur, il serait tombé, si la voix de Ludwic, chantant à plein gosier une ronde des montagnes, ne l'eût rappelé à lui-même. Le jeune homme, qui montait en courant l'escalier, fut bientôt en face d'Albert.

—Vous ici ? lui dit-il. Est-ce que vous cherchez encore le revenant ?

Albert, heureux de voir cette gaie et franche figure, après les sensations qu'il venait d'éprouver, ne sentit pas la malice de la question, et y répondit avec bonhomie :

—Votre départ m'avait laissé si triste et si ennuyé, que j'étais venu visiter votre chambre, pensant bien que j'y trouverais des choses intéressantes. Mais, mon cher Ludwic, la réalité a surpassé mon attente, et j'ai besoin que vous me donniez la clef de bien des choses : autrement je vous croirais un sorcier.

Jamais Albert n'avait été si franc et si affectueux. Ludwic le regarda avec étonnement d'abord, puis, cédant à l'entraînement de son cœur, il prit la main d'Albert, la pressa dans la sienne, et lui dit :

—Je ne demande pas mieux. Le peu que je sais est tout-à-fait à votre servive, et j'espère vous convaincre que l'on peut se plaire dans la solitude quand l'étude vous vient en aide et vous prodigue ses trésors. Mais je dois vous avouer que je pensais que votre oisiveté vous conduirait ici, et j'ai voulu m'amuser un peu de votre curiosité, pardonnez-le moi. Ces caractères de feu tracés au haut de la porte de ma chambre, vous vous en doutez bien, ne sont pas autre chose que du phosphore, qui paraît lumineux dans l'obscurité.

— Oh ! mon Dieu, dit Albert en riant, c'est pourtant la chose du monde la plus simple; j'en ai fait cent fois l'expérience en voulant allumer une bougie. Eh bien ! je vous l'avoue, ces caractères, qui me reprochaient une indiscrétion, car c'en était une, je le sens, m'ont causé une impression... Enfin, tranchons le mot, j'ai eu peur.

— C'est permis .. reprit Ludwic avec gaîté, et vous n'êtes pas le premier que certaines circonstances puissent impressionner. Mais, revenez avec moi dans ma chambre, et je serai heureux de vous en faire les honneurs. Et, bras dessus bras dessous, les deux jeunes gens rentrèrent chez Ludwic ; on eût dit deux bons amis, et dans ce moment,

ils l'étaient en effet. Il est de ces nuances difficiles à préciser : tous deux s'étaient dit fort peu de chose, mais il y avait dans l'inflexion de leur voix, dans leur regard, ce je ne sais quoi qui marque la sympathie. Albert n'était plus ce grand seigneur tout bouffi d'orgueil, et Ludwic, le trouvant amical et ouvert, avait oublié en un instant tous les affronts qu'il lui avait prodigués.

—Puisque je suis convenu d'avoir eu peur, ce que je n'avouerais pas à d'autres qu'à vous, dit Albert, je vous apprendrai que là, dans votre chambre, je me suis cru ensorcelé. D'abord, ces tableaux magiques où ma figure... Mais je vois la vôtre, maintenant, sous les traits de Lucifer, et je me doute bien que vous me direz le secret du sortilége.

—Il est bien simple, répondit Ludwic et s'exécute au moyen d'une glace recouverte d'un autre verre bien uni, entre lesquels vous glissez un portrait dont vous avez eu soin de découper à jour les traits et tout ce qui n'est pas le costume, lorsque vous vous trouvez bien en face de ce cadre, la glace vous renvoie votre propre image sous l'aspect soit d'un vieillard, soit de Lucifer, ou de tout autre, car vos traits viennent remplir l'espace rendu vide par la découpure ; mais nous en ferons ensemble, si cela vous amuse.

— Oh ! c'est charmant, en vérité, et maintenant que j'en sais le secret, j'ai plaisir à me considérer sous cette vaste perruque qui me donne l'air d'un véritable savant.

Maintenant enseignez-moi comment le navire en panne sur ce petit Océan voguait tout-à-l'heure ? pourquoi ces cygnes me poursuivaient, et pourquoi tout cela est tranquille en ce moment?

— Avant de répondre à vos questions, je vous demanderai à mon tour comment vous avez fait pour les faire marcher ? car ils ne doivent obéir qu'à moi.

— Je n'en sais rien, je crois cependant que je tenais à la main ce petit bâton que voilà.

— Ah ! vous m'en direz tant ! c'était une baguette magique; mais moi je n'ai pas besoin de cela, vous allez voir. Et Ludwic, tirant de sa poche un petit morceau de pain, le présenta aux deux oiseaux, qui s'empressèrent de suivre cet appât. Je pourrais, ajoute Ludwic, jouir pendant quelque temps de votre surprise et vous faire plus d'un tour qui vous étonnerait peut-être; mais nous n'avons pas de temps à perdre, et j'aime mieux vous dire de suite que ma science magique est toute dans un petit morceau d'acier aimanté, caché dans ce morceau de pain. L'aimant, comme vous savez, a la propriété d'attirer le fer. — Le *comme vous savez* fit rougir Albert; Ludwic continua sans avoir l'air de s'en apercevoir : — Un petit morceau de fer caché dans le corps du cygne produit tout le sortilége; c'est aussi le même principe qui fera, si vous le voulez, danser les aiguilles que voilà sur cette assiette, avec cette différence que la ba-

guette dont je me sers, ayant la forme d'un fer à cheval, et les deux pointes étant aimantées diversement, si je présente aux aiguilles une des pointes elles s'approchent, et fuient devant l'autre pointe; tandis que si je leur offre les deux pointes à la fois, elles sautent et s'y attachent fortement.

— C'est merveilleux! s'écria Albert.

— Merveilleux, en effet; mais la nature renferme bien d'autres prodiges, et l'étude nous met en possession de tous ses secrets.

— Oui, je comprends le charme du savoir, et s'il ne fallait pas apprendre....

— Mon Dieu! il ne faut point s'effrayer d'avance; et comme dit un proverbe égyptien : « C'est degré par degré que l'on monte au haut de l'escalier. » Mais j'oubliais de vous annoncer du plaisir pour aujourd'hui.

— Comment?

— C'est la fête patronale d'une petite ville voisine, il y a toujours grande affluence de la population de tous les environs, et M. Muller a pensé que ce serait pour vous un nouveau spectacle: si vous en êtes curieux, il nous donne la permission d'y aller; d'ailleurs il y a boutiques, jeux de toute espèce, force bateleurs, enfin un bal qui est toujours très-brillant!

— Bal brillant me paraît un peu ambitieux, et ce doit être joli, ma foi! de voir danser tous ces provinciaux et

ces villageois! Mais n'y viendra-t-il pas quelques gens comme il faut, quelques personnes avec qui un homme de ma sorte puisse s'amuser sans se compromettre?....

— Ah! j'espère que Monseigneur trouvera à qui parler, dit Ludwic, d'un air de respect tant soi peu ironique, et il ajouta entre ses dents : « Monseigneur, monseigneur, vous n'êtes pas encore corrigé!... Allons, nous vous donnerons une nouvelle leçon, sinon de modestie, au moins de politesse... »

Albert, en cédant un moment, à son insu, à l'ascendant du bon Ludwic, avait oublié qu'il le soupçonnait d'être l'auteur de *Grain de sable*, et voulait lui chercher querelle à ce sujet; quand cette pensée lui revint, le désir d'avoir un compagnon pour aller à la fête lui fit ajourner l'explication, qu'il comptait bien reprendre plus tard.

Les deux jeunes gens partirent donc en apparence en très-bonne intelligence, et le docteur Muller et Béatrix leur laissèrent prendre l'avance. Arrivés au lieu de la fête, ils y rencontrèrent tous les jeunes gens des alentours; et bientôt Albert eut, comme il le disait, à qui parler. Dès ce moment aussi, Ludwic, qui ne lui était plus nécessaire, fut tout-à-fait négligé ; celui-ci put même s'apercevoir qu'il pouvait aller de son côté, ce qu'il ne se fit pas dire, et il rejoignit M. Muller et Béatrix.

Albert, en compagnie de Gustave, s'était amusé aux dépens de tous ces nobles campagnards, qui lui parais-

saient passablement ridicules; il s'était bien attiré quelques affronts par ses moqueries et ses airs de hauteur; mais il avait feint de ne pas les remarquer, pour ne pas avoir à pousser les choses plus loin.

La foule se pressait à l'entrée d'une cabane en toile et se pâmait de rire aux lazzis de celui qui tambourinait à la porte pour attirer les spectateurs. — « Messieurs et Mesdames, s'écriait-il d'une voix enrouée, grands et petits, borgnes ou boiteux, accourez tous pour voir et pour entendre ce que vous n'avez jamais ni vu ni entendu !

« L'homme extraordinaire que je vais avoir l'honneur de vous présenter, perdit la langue à la destruction de la tour de Babel : c'est vous dire qu'il n'est pas jeune ! Oui, Messieurs et Mesdames, il est plus vieux que Mathusalem : aussi sait-il le passé, le présent et l'avenir, et puis encore une foule d'autres choses. Il a parcouru les pays lointains et le duché d'Altenbourg ; il a vu les Hottentots et les Parisiens, il a vu même les habitants de la lune : que n'a-t-il pas vu, Messieurs ! Il avale le feu comme vous prendriez un sorbet à la framboise, passe dans les flammes sans se brûler ; enfin, Messieurs, c'est un sorcier, et Nostradamus, d'illustre mémoire, n'était qu'un polisson auprès de lui ! Entrez, Messieurs et Mesdames, cela ne coûte que deux kreutzers. »

Albert et son camarade, curieux de mettre à l'épreuve la science du sorcier, se présentent à la porte de la ca-

bane avec cette suffisance et cet air d'incrédulité impertinente qui devaient blesser ceux qui paraissaient convaincus des talents surnaturels de l'astrologue; de nombreux spectateurs les suivirent, et la salle se trouva comble en un moment.

Un grand rideau cachait le devin; le rideau se tire, et l'on voit paraître une espèce de géant coiffé d'un haut bonnet noir pyramidal, orné, ainsi que sa grande robe noire, d'affreuses figures cabalistiques rouges et de langues de feu; ses traits immobiles étaient hideux à voir. Le cicerone reprend sa baguette, et le désignant : « Je vous l'ai dit, Messieurs et Mesdames, il ne vous parlera pas; mais pour vous prouver que je n'ai rien avancé de trop, quel est celui de vous qui veut lui présenter cette bougie? il en est friand, le gaillard, car il vit de feu plutôt que de beefteak! » Et le devin, ouvrant une large bouche, aspira fortement la flamme de la bougie qu'on lui offrait, comme il eût fait d'un verre d'eau-de-vie.

« Maintenant, Messieurs, qu'est-ce qui ne se rappelle d'avoir fait dans son enfance des bulles de savon? mais certainement elles ne ressemblaient pas à celles que vous allez voir et entendre. » Le cicerone présentant au devin un long chalumeau et un bassin plein d'eau de savon, celui-ci porta le chalumeau à sa bouche, et produisit d'énormes bulles, qui se balancèrent dans l'air en s'irisant de mille couleurs. Le sorcier prend alors une bougie allumée et

l'approchant de ces globes légers et transparents, ils éclatent avec une forte détonation. « Vous l'entendez, Messieurs et Mesdames, reprend le cicerone, pour mon sorcier tous les éléments sont confondus!

« Mais peut-être que vous seriez bien aises de connaître les véritables traits que vous cache le masque que porte mon héros? alors rassemblez tout votre courage, si vous en avez, car l'illustrissime arrivant directement de l'enfer, dans ce pays-là le type de la beauté n'est pas le même que dans notre hémisphère. Mais permettez-moi d'abord une petite cérémonie. » Et le cicerone, tirant le rideau, fit en un instant disparaître toutes les lumières. Bientôt le rideau s'ouvrit avec fracas, et le sorcier parut, montrant aux spectateurs, glacés d'épouvante, une figure dont les traits se détachaient dans l'obscurité en feux bleuâtres, tandis que la bouche et les yeux, seuls points qui ne brillaient pas, formaient sur cette face infernale comme des points noirs. A cet horrible aspect toute l'assemblée frissonna, et Albert, malgré sa jactance, ne put maîtriser son effroi.

Tout était rentré dans le premier ordre, le devin avait repris son masque, la salle s'était éclairée de nouveau, et chacun se regardait, essayant de rire de sa peur : les uns cherchant à se rendre compte de ce phénomène, les autres persuadés qu'il était diabolique. Comme on le pense, après ce prélude, chacun voulut consulter le

sorcier et apprendre de lui sa destinée. Mais puisqu'il était muet, comment formulerait-il ses oracles? Le cicerone parut un instant embarrassé, se gratta l'oreille, et, après quelques signes échangés avec celui dont on attendait des révélations, il reprit d'un ton assuré :

« Quand je vous ai dit que nous ne parlions pas, c'est que la langue humaine nous manque; mais en revanche nous avons celle des prophètes à notre service, ce qui est bien une autre affaire! Venez donc, Messieurs et Mesdames, prenez cette corde de soie, appliquez votre bouche à l'entonnoir qu'elle présente à son extrémité, parlez aussi bas que vous voudrez, et pour entendre la réponse approchez de votre oreille ce même entonnoir. Allons qui commence? mais ne vous pressez pas tant; de l'ordre, Messieurs, et chacun à son tour! »

En effet, c'était à qui s'emparerait le premier du cordon prophétique.

— Je vous trouve bien hardi de vouloir me disputer cette place, dit Albert, avec hauteur, à celui qui voulait le précéder : allons, retirez-vous!

— Ma foi, reprit le jeune homme en poussant Albert d'une manière un peu rustique, chacun est ici pour son argent, et la première place appartient au plus fort. Retirez-vous donc, mon petit monsieur, car, si je voulais, avec cette main que voilà, serrer vos petits gants jaunes, je pourrais bien les faire craquer.

— Savez-vous bien que je suis le fils du duc d'Altenbourg ?

— Ah ! bath ! il serait mieux élevé que cela...

Albert, ne se possédant plus, dans sa colère, allait frapper au visage l'audacieux qui lui résistait, quand une voix formidable prononça ces mots : — Le destin attend d'abord le duc d'Altenbourg.

— Ah ! si le destin prononce, je n'ai rien à répliquer, dit le jeune homme en se retirant ; mais je ne cède qu'à lui, entendez-vous ! et si cela vous déplaît, après la séance nous nous retrouverons.

Albert, d'un air triomphant, prit le cordon, et, portant l'entonnoir à ses lèvres, il dit : — Peux-tu m'apprendre le sort qui m'attend ? Et, appliquant l'entonnoir à son oreille, il entendit ces mots :

— Le sort réservé aux orgueilleux, n'être aimé de personne. Albert se mordit les lèvres, et dissimula son humeur afin de ne pas rendre l'assemblée confidente des reproches qu'on lui adressait. Il reprit : — L'orgueil peut être un défaut pour le vulgaire ; mais, dans un prince, c'est de l'élévation. L'oracle répliqua : — Un prince s'élève au-dessus des autres par la vertu et l'instruction ; il reste au-dessous par l'ignorance et par le vice. — Je veux bien croire, dit Albert d'un ton ému, que tu veux dire une généralité ; s'il en était autrement... — Le destin est au-dessus des mortels : il se rit de leur vaine colère... —

Eh bien, soit, je ne veux pas disputer avec toi. Mais dis-moi, je te prie, ce que tu penses de Ludwic, le fils de Béatrix, comme ils l'appellent tous? — Pas grand bien... — Quoi! tu ne chantes pas ses louanges? — Il n'a encore rien fait pour le mériter. — Et sa science? — Elle est toute dans ses livres et dans sa boîte de fer-blanc. — Charmant! Je n'oublierai pas ce trait. Enfin, que sera-t-il un jour? — Ton très-humble serviteur comme aujourd'hui... — Voilà ce qui s'appelle parler... Crois-tu que ce soit lui qui soit l'auteur de *Grain de sable?* — Il serait bien capable d'avoir voulu te donner une leçon.

— Cette fois je proclame l'astrologue pour un sorcier, s'écrie Albert : il vient de me dire des choses qui prouvent sa sagacité. Que monsieur Ludwic, l'homme aux cailloux, l'homme aux herbes, à la boîte de fer-blanc, le savant, enfin! s'il est ici, veuille bien se présenter; je serais fort aise de lui transmettre ce que le prophète m'a appris sur son compte : car il ne professe pas une grande estime pour sa personne, le prophète... Mais voyez donc s'il paraîtra? et cependant nous avons à régler des comptes arriérés.

— Eh bien, Monsieur, dit le jeune homme qui avait disputé la place à Albert, à défaut de Ludwic qui ne se présente pas, je vais, si vous le voulez, régler pour lui. Aussi bien, c'est un bon camarade, et je ne souffrirai pas qu'en son absence on en dise du mal. Et puis, vous

m'avez insulté tout-à-l'heure : à nous deux donc, et à moi, les amis !...

Ces mots devinrent le signal du tumulte : tous les jeunes gens qui avaient eu à se plaindre d'Albert et de ses camarades les entourent ; le maître de la baraque et quelques gens raisonnables font d'inutiles efforts pour rétablir le calme. Cette jeunesse turbulente se précipite à l'extérieur dans une espèce d'arène où devait avoir lieu un combat d'animaux, et là commence une véritable bataille.

C'est en vain que le prétendu sorcier, oubliant son travestissement, essayait de conjurer l'orage : on ne l'écoutait pas. Tous ceux qui avaient essuyé les sarcasmes d'Albert s'étaient mêlés de la dispute, et feignaient de ne pas croire avoir affaire au prince, afin de se venger de ses impertinences. Tout-à-coup un adversaire nouveau, et qu'on n'attendait pas, vient se mêler de la partie.

Un taureau, enfermé tout près du lieu de la scène, et que, dans la préoccupation, on avait oublié de surveiller, brise la corde qui le retient, et se précipite parmi les combattants, cherchant d'abord à se frayer une issue. A cette vue, on se presse, on fuit, on escalade les barrières ; mais le taureau, animé par le bruit, irrité par les obstacles qui entravent sa fuite, se jette furieux sur Albert, que la foule a renversé, et le perce de ses cornes. Des cris d'effroi partant de toutes parts effraient l'animal et lui font un moment lâcher sa proie ; il s'élance vers la clô-

ture de l'arène, qui résiste à ses efforts...—Sauvez, sauvez le prince ! s'écrient à-la-fois M. Muller et Béatrix, accourus vers ce lieu de désolation. Le danger rend égoïstes et sourds tous ceux que la peur n'a pas éloignés.

Cependant le taureau, excité par la vue et l'odeur du sang qui s'échappe en abondance de la blessure d'Albert, revient sur lui en mugissant ; mais avant qu'il ait pu de nouveau atteindre sa victime, le sorcier, qui avait arraché la longue robe qui le gênait, mesurant l'espace d'un coup-d'œil sûr, s'élance au-devant de l'impétueux animal, et, au moment où il baisse la tête pour attaquer le nouvel ennemi qui se présente, Ludwic, car c'était lui, l'attend avec intrépidité, le saisit par les cornes, et, souple, exercé, lutte avec lui. Cédant à ses mouvements sans lâcher prise, il le pousse et l'accule dans l'angle d'une charpente, et là, sautant lestement sur son dos, il lui jette au cou un nœud coulant et se rend maître de l'animal, aux acclamations de la foule.

Le taureau dompté, garrotté, chacun veut payer au courageux Ludwic son tribut d'admiration ; mais lui, court à Albert presque sans connaissance, et près de qui Béatrix, agenouillée, cherchait en vain à étancher le sang coulant à flots de sa blessure.

—Ma boîte de fer-blanc, donnez-moi ma boîte de fer-blanc ! s'écriait Ludwic; elle renferme de quoi arrêter cette affreuse hémorragie... Et l'on s'empresse de lui présenter

la boîte. Bientôt les herbes qu'elle contient sont appliquées sur la blessure, et bientôt le sang cesse de couler.

Albert rouvre les yeux; Béatrix lui fait alors avaler quelques gouttes d'une potion fortifiante qui, le ranimant tout-à-fait, permet de le transporter dans une maison où l'on s'empresse de lui prodiguer les soins les plus actifs et les plus empressés. A mesure que les forces reviennent à Albert, chaque trait de la terrible scène qui vient de se passer se retrace à sa mémoire, et ses yeux étonnés s'arrêtent sur son libérateur. Ludwic, tout entier à son rôle de docteur, avait oublié les fragments de son costume de sorcier, qui le couvraient encore et lui donnaient un aspect étrange et grotesque. Un coup-d'œil d'Albert sur ce bizarre accoutrement le fit rougir.

—Monseigneur, lui dit-il d'un ton pénétré, voulez-vous bien me pardonner une petite vengeance dont j'étais loin de prévoir les suites cruelles ?...

— Ludwic, répondit Albert d'un air affectueux, appelle-t-on monseigneur celui pour lequel on vient de risquer sa vie?...

— Mon cher monsieur Albert !...

— Monsieur est encore de trop. Remplacez-le par : *mon ami*, et rappelez-vous que je ferai tout pour mériter ce titre. Et il lui prit la main qu'il appuya sur son cœur.

Ludwic, ajouta-t-il, sans votre courageux dévouement, il aurait cessé de battre...

— Oh ! cher Albert... Et cependant je suis coupable, bien coupable !

— Vous, mon ami? Dites, au contraire, que non-seulement je vous dois la vie, mais que vous m'avez éclairé sur mes défauts; que vous m'avez fait comprendre mon ignorance. Ah! vous m'aurez rendu plus que le jour! J'entrevois maintenant une foule de choses dont je ne puis certainement pas me rendre compte, mais que vous m'expliquerez plus tard. Comme vous me le disiez modestement tout-à-l'heure, toute votre science est dans vos livres et votre boîte de fer-blanc. J'y fouillerai aussi, dans vos livres, et j'espère, avec votre aide, m'approprier les trésors qu'ils contiennent, et, comme vous, m'en servir pour faire le bien.

— Combien je bénis la Providence, qui m'a fait rencontrer aujourd'hui cette plante salutaire, cette scolopendre, dont l'effet immédiat est d'arrêter l'hémorragie! Ma boîte de fer-blanc, ah! comme elle me deviendra chère!

—Et cependant, dit Albert en souriant, le devin aura menti; et quoique orgueilleux, je serai aimé de quelqu'un... Il est vrai qu'à l'avenir, je mettrai tous mes soins à combattre mon orgueil.

—Pardon, mon ami; je voulais vous faire expier un peu...

—Et vous aviez raison. Moi, j'avais cherché à vous humilier aux yeux de tous; et vous, les avis que vous

m'avez donnés, c'était toujours sans témoins : de votre côté est donc encore l'avantage. Mais vous m'avez ouvert les yeux.

Pendant cet affectueux épanchement, un docteur avait été appelé par M. Muller : il approuva les moyens qu'on avait pris, y ajouta de légères prescriptions, et rassura entièrement sur l'état du jeune homme qui put sans danger, le soir même, être transporté au château.

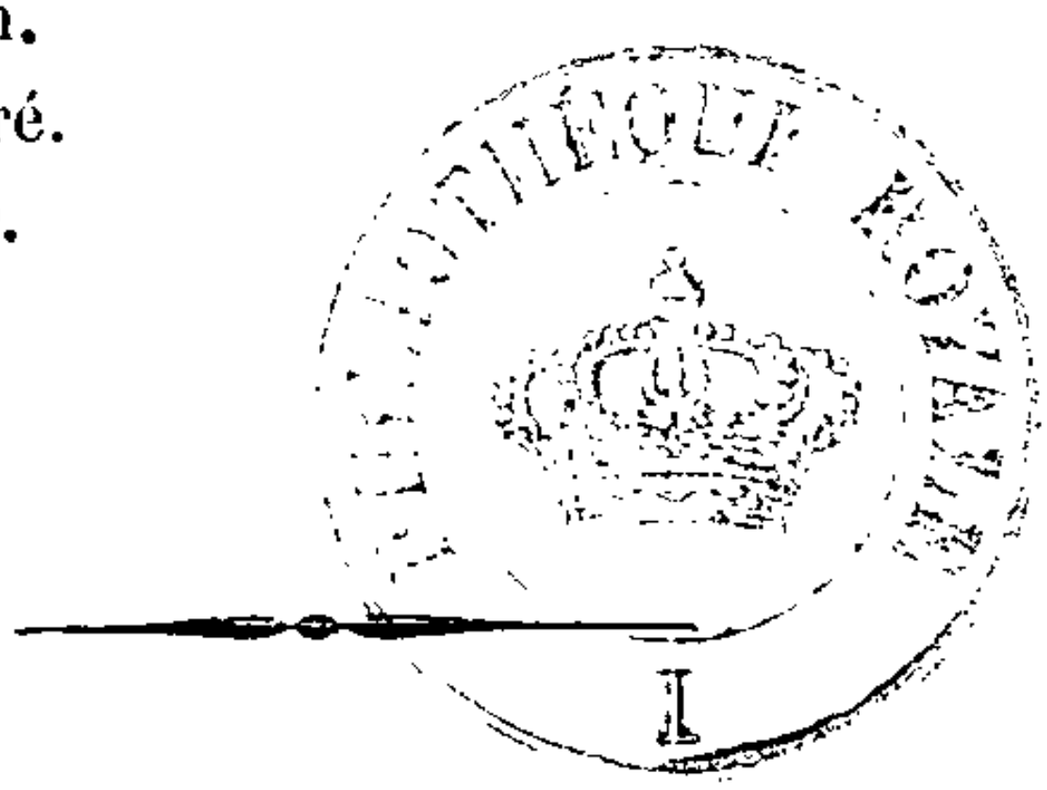
Comme on le pense, il n'eut pas de garde plus assidue et plus attentive que Ludwic qui, en outre, mettait tout en œuvre pour le distraire et lui faire oublier l'inaction forcée à laquelle sa blessure l'obligeait. Dans les longues causeries des deux jeunes gens, toutes les sorcelleries du devin furent expliquées. Albert ne fut pas fâché de savoir que l'apparition de l'âme de *Grain de sable* n'était autre chose qu'un petit morceau d'étoupe imbibé d'esprit de vin et enflammé, et qui, suspendu à un fil par un petit trou au plafond de la chambre supérieure, avait l'air de voltiger. Un porte-voix, placé au même trou, avait produit le reste. Enfin, Ludwic apprit à celui qui se faisait son élève, comment, au moyen de la chimie, de la physique, de l'acoustique, on pouvait produire ces effets, dont l'ignorance faisait autant de miracles ; et Albert fut convaincu que toutes ces sciences, qu'il regardait comme inutiles, ou dont l'étude l'effrayait, étaient une source de jouissances, comme elles dé-

veloppaient l'intelligence et le moral de l'homme.

Albert, rendu à la santé, se mit à étudier avec une telle application, qu'il surmonta bien vite les premières difficultés, qui, d'ordinaire, découragent la jeunesse. Le docteur Muller lui communiquait tous les trésors de son savoir avec une bonté toute paternelle, et Ludwic l'aidait de ses connaissances et excitait son émulation.

En même temps que l'intelligence et l'esprit d'Albert s'élevaient, s'agrandissaient, son cœur s'ouvrait aux plus doux sentiments et se réchauffait à l'affection de son jeune ami; et l'exemple du fils de Béatrix lui rendait facile l'exercice des plus aimables vertus.

Des liens formés sous de tels auspices devaient durer toujours, et faire le charme de la vie de ceux qu'ils avaient unis.

TABLE

I. Un prisonnier. 7
II. Une vieille chronique. 13
III. Un affront. 17
IV. Double revanche. 21
V. La science au pillage. 27
VI. Pas de rien dans la nature. 33
VII. Un anniversaire. 36
VIII. Un vrai dévouement. 40
IX. Qui se ressemble s'assemble. 43
X. Il s'en tira bien. 48
XI. Le captif délivré. 51
XII. Le petit sorcier. 70